LES

# CONFÉRENCES SPIRITES

DE L'ANNÉE 1882

**RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES**

De Montpellier, Béziers, Salles-d'Aude et Maraussan

PAR

**FRANÇOIS VALLÈS**

PRÉSIDENT HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS

PRIX : 1 FRANC



**PARIS**

A la Librairie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, au premier

1883

LES

# CONFÉRENCES SPIRITES

**De l'Année 1882**




MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(Hamelin Frères)

LES

# CONFÉRENCES SPIRITES

DE L'ANNÉE 1882

**RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES**

De Montpellier, Béziers, Salles-d'Aude et Maraussan

PAR

**FRANÇOIS VALLÈS**

PRÉSIDENT HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS



**PARIS**

A la Librairie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, au premier

—

1883

# AVANT-PROPOS

Lorsque, il y a trois ans, je suis venu dans le Midi abriter mes dernières années sous les ailes de la famille, je ne tardai pas à comprendre que le moment n'était pas encore arrivé où les semences de la parole spirite pourraient germer et fructifier parmi les populations dans le sein desquelles je venais prendre place. Dans ces régions qui, du côté de la Méditerranée, forment les premiers échelons du groupe montagneux des Cévennes, et qui furent le théâtre des vives et sanglantes guerres de religion, l'effervescence des divisions et des haines dont ces luttes furent l'occasion s'est certainement adoucie ; le souvenir, toutefois, ne s'en est pas complètement perdu, et, de temps à autre, un écho affaibli, mais encore perceptible, des anciennes malédictions, vient se répercuter sur les escarpements rocheux de nos vallées.

On ne s'entre-tue plus, il est vrai ; mais, pour tout ce qui concerne les plus modestes prépondérances locales, aussi bien que les plus hautes positions politiques, la bataille est toujours ouverte entre le Catholicisme et le Protestantisme. On s'occupera assez peu de savoir si vous êtes ignorant ou studieux, et quel rang vous occupez sur l'échelle de la moralité humaine; mais on tiendra surtout à connaître si c'est l'Église ou le Temple que vous fréquentez, ou, pour mieux dire, qu'au besoin vous

fréquenteriez, car il s'agit ici de classification plutôt que de pratique. C'est donc à mes successeurs qu'incombera la tâche d'introduire le spiritisme dans ces contrées où les idées religieuses, qui ne devraient engendrer que des frères, armèrent jadis les uns contre les autres les citoyens d'une même patrie, et les maintienneut encore aujourd'hui dans un état trop prolongé de préventive suspicion.

Après ces premières impressions, mes idées se portèrent sur la ville de Montpellier. Mais ce grand centre de quatre Facultés, suffisamment satisfait sans doute du contingent de sciences de toutes sortes qui lui a été imparti, semble assez peu disposé à en accroître la valeur, et le spiritisme y est généralement inconnu, sinon comme objet de risée, du moins comme sujet d'études. J'avais d'abord cru que notre ami, M. ***, y était le seul représentant de nos idées. Mais, plus tard, je fus agréablement surpris d'apprendre qu'un groupe s'y était formé, depuis quelques années, par des émigrants venus de Marseille, où ils avaient reçu l'initiation; groupe encore peu important, mais rachetant le nombre par le zèle et l'honorabilité, et auquel je me suis sincèrement attaché.

Ce fut enfin lorsque, en 1881, j'eus le plaisir de voir M. Leymarie, dans la tournée qu'il fit à cette époque dans le midi de la France, que je pris connaissance, avec un vif intérêt, de la situation du spiritisme dans l'arrondissement de Béziers et à Salles-d'Aude, et que, sur son invitation, je me décidai à entrer en communion de pensées avec les adhérents convaincus qui représentent si dignement notre doctrine dans ces contrées.

Ce projet, mis à exécution au commencement de 1882, a été ponctuellement poursuivi pendant tout le cours de cette année. Je manquerais à un devoir dont l'accomplissement ne peut être que bien doux à mon cœur, si je ne profitais de l'occasion qui m'est offerte de remercier mes auditeurs pour le zèle, pour l'attention dont ils ont fait preuve pendant nos séances, et pour

les témoignages de sympathie qu'ils ont bien voulu me donner en toute occasion.

Il m'a semblé, ét ce projet a reçu l'adhésion de quelques amis auxquels je l'ai communiqué, qu'il y aurait intérêt, pour fortifier et compléter l'instruction commencée dans les conférences, à faire imprimer le recueil de celles-ci, en y ajoutant le développement de quelques explications. Il y aurait à cela un double avantage. Le premier consisterait à donner une plus grande extension et, par suite, une plus féconde autorité aux principes ; le second, à introduire dans la discussion quelques enseignements supplémentaires sur celles des œuvres de la création qui sont le plus dignes de faire l'objet de nos méditations. Il faut considérer en effet que des personnes, très-réfléchies d'ailleurs, peuvent n'avoir pas eu, dans leur jeunesse, l'heureuse chance de voir leur attention appelée, soit sur les merveilles de l'univers, soit sur les analogies qui existent, plus souvent qu'on ne croit, entre des mécanismes purement physiques et matériels, et les effets qui se produisent dans le domaine de l'intelligence et des moralités.

Plus un sujet d'études est sérieux, et le nôtre est certainement de cet ordre, moins une simple audition est suffisante pour que nous puissions nous le bien assimiler. Ce n'est que par des lectures faites à tête reposée et souvent renouvelées qu'on parvient à saisir dans tous leurs détails les vérités qui, exposées de vive voix, ont pu momentanément nous impressionner, mais qui n'ont pas laissé en nous de durables empreintes. D'ailleurs, dans toute réunion d'individus, les intelligences ne vibrent pas au même diapason, et il est utile et charitable que les plus avancées viennent en aide aux faibles. Or l'instruction ainsi donnée et reçue sera beaucoup plus profitable, si elle s'appuie sur la précision d'un texte imprimé, et toujours présent, que sur les souvenirs quelquefois incertains d'une parole qui n'a eu qu'un instant d'actualité.

Dans ce livre, comme dans quelques autres, j'ai textuellement reproduit certains passages tels qu'ils ont été déjà insérés dans des ouvrages que j'ai précédemment publiés. J'aurais pu certainement, sans toucher le fond, en modifier la forme et sauver ainsi les apparences; mais la vérité qu'ils exprimaient hier m'ayant paru être encore la vérité d'aujourd'hui, à quoi bon recourir à d'autres vêtements ? D'ailleurs, on le sait, la vérité est une déesse qui ne sait pas avoir de fausse modestie, et parce qu'il est dans les plus strictes convenances de la représenter toujours à l'état de complète nudité, ce qui n'a jamais donné lieu de sa part à la moindre protestation, je ne vois pas trop comment, sans la déguiser, on pourrait lui faire changer de toilette.

Si j'avais eu à m'adresser à un auditoire composé de personnes déjà versées dans tous les détails de la science spirite, j'aurais pu prendre, pour les divers sujets de mes conférences, des questions qui ne sont pas encore complétement élucidées, et, sans transition obligatoire, passer de l'une à l'autre, parlant aujourd'hui des facultés de l'âme et de son libre arbitre, demain de la médiumnité, de l'oubli du passé, etc. Mais telles ne sont pas les circonstances dans lesquelles je me suis trouvé placé. Sauf de rares exceptions, ceux qui sont venus m'écouter ne possédaient qu'un faible contingent de connaissances acquises, et avaient presque tout à apprendre. Dans ces conditions, des instructions isolées sur des sujets indépendants les uns des autres, touchant tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt aux derniers chapitres de la doctrine, auraient été, ce me semble, à peu près stériles. En conséquence, au lieu de cette diffusion, de cette sorte de vagabondage sans méthode et sans lien, j'ai cru devoir procéder à un enseignement régulier, suivi, coordonné dans ses diverses parties; bien convaincu que ce moyen était le meilleur de faire pénétrer la science chez ceux qui ne savent pas encore, et espérant que ceux qui savent déjà trouveraient quelque attrait à se souvenir.

C'est en conformité de ce plan que s'est passée l'année 1882. J'ai parlé successivement de la création du corps et de celle de l'âme, de l'union du principe matériel avec le principe spirituel, de la constitution de l'être humain, suivant les idées matérialistes ou spiritualistes. Ayant ainsi donné une première connaissance de l'homme, du moins dans les généralités indiquées, soit par la tradition, soit par sa propre raison éclairée par la science, j'ai pu aborder quelques aperçus explicatifs sur la doctrine spirite et exposer la formule synthétique de son programme général, qui repose sur quatre bases essentielles, savoir :

1° L'existence de Dieu ;

2° L'immortalité de l'âme;

3° Les communications des esprits des morts avec les vivants;

4° Les réincarnations, c'est-à-dire les retours successifs sur la terre des âmes qui, sous la forme de l'être humain, viennent subir les épreuves destinées à les faire progresser.

Enfin j'ai terminé l'œuvre de 1882 en m'expliquant en détail sur les deux premières de ces bases : l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.

Parvenu à ce point, j'ai épuisé tout ce que les recherches, les philosophies anciennes et modernes, ont pu découvrir par les seules ressources intuitives de la raison, et sans faire aucun appel aux lumières de la nouvelle doctrine.

A partir de la présente année, nous allons entrer dans l'étude spéciale de cette doctrine et exposer les remarquables enseignements que le ciel a envoyés à la terre. Mais nous ne sacrifierons pas pour cela les droits de la raison ; en tout temps, en toute occasion, nous les maintiendrons intacts. Le grand mérite du spiritisme est de nous faire marcher plus vite dans la voie du progrès, parce qu'en un instant il nous apprend, du moins en partie, ce qu'il nous aurait fallu longuement chercher, sans espoir certain de le découvrir. Par ses révélations, il nous a permis en quarante années d'entrer en possession de plus de

secrets que l'humanité des âges précédents, abandonnée à elle-même, n'aurait pu en conquérir en plusieurs siècles. Les communications spirites ont donc soulevé bien des voiles et en soulèveront encore d'autres. Mais n'oublions jamais que, sous ces voiles, nous pouvons quelquefois trouver de faux visages et entendre de menteuses paroles. C'est à notre raison, je ne cesserai de le répéter, qu'incombe le devoir de découvrir et d'arracher les masques, comme c'est à elle qu'il appartient d'enregistrer et de conserver, dans les annales de la science humaine, les enseignements inspirés dont elle aura constaté la vérité.

---

LES

# CONFÉRENCES SPIRITES

## De l'année 1882

---

RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES

DE MONTPELLIER, BÉZIERS, SALLES-D'AUDE

ET MARAUSSAN

---

## Première Conférence

du 14 février 1882

---

SOMMAIRE. — *Études préliminaires sur la formation du corps et sur celle de l'âme*

Avant de procéder à l'exposé d'une doctrine qui intéresse à un haut degré l'être humain, dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables, il m'a paru utile de présenter quelques explications relatives à l'apparition première de cet être sur la terre, et aux idées que, dès les temps les plus reculés, l'humanité s'est faites sur sa formation.

Or voici ce qu'une tradition qui, depuis trois mille ans et plus, s'est perpétuée sans altération jusqu'à nos jours, nous enseigne à ce sujet.

Dieu, après avoir formé et façonné le corps de l'homme à l'aide du limon de la terre, et après avoir donné la vie à ce mécanisme exclusivement matériel, fit descendre en lui un rayon du principe intelligent, et donna ainsi une âme à ce corps ; dès ce moment, l'être humain était créé.

Que ce soit là, en tout ou en partie, une légende ; que cette légende ne soit pas l'expression rigoureuse des faits accomplis, tels qu'ils ont eu lieu dans tous leurs détails, ce qui, au reste, n'est pas prouvé ; qu'elle soit trop explicite, suivant les uns, qu'elle ne le soit pas assez, suivant d'autres, peu nous importe. La légende existe, et, par le seul fait de son existence, elle nous révèle tout au moins, depuis les époques les plus reculées, quels furent les instincts et les sentiments de l'humanité au sujet de la création de l'homme.

Or n'est-ce pas un enseignement très-digne de remarque que celui qui nous permet de constater que, dès son début, l'humanité n'a pas eu le moindre soupçon des doctrines matérialistes, et qu'elle a été au contraire profondément spiritualiste ? Elle déclare, en effet, que c'est Dieu qui a créé l'homme, et nous fait connaître, en second lieu, qu'elle n'a pas compris la constitution de l'être humain autrement que par l'association du principe matériel avec le principe intelligent. Or, je le demande, Dieu et l'âme, ne sont-ce pas les deux grandes assises du spiritualisme ?

Mais ce n'est pas tout : la légende prouve encore que l'humanité, dès son début, a considéré la création de l'homme comme un fait exceptionnel, comme un fait primitif, ne dépendant en rien, quant à son mode d'apparition, des créations antérieures ; impossible à réaliser avec les seules forces imparties jusque-là à la terre, puisqu'elle a fait intervenir pour cette création, non pas l'entière et continue série des animaux, depuis l'huître jusqu'au singe, comme le voudraient quelques-uns, mais une action nouvelle, distincte, sans précédent et émanant directement de la puissance divine.

Je me borne, pour le moment, à ces simples aperçus, qui se rapportent exclusivement à la création de l'homme. Qu'il me soit permis d'ajouter que, si nous interrogions la légende sur les œuvres créatrices qui ont précédé celle de l'être humain, nous trouverions de remarquables concordances entre les récits des temps anciens et les découvertes faites par la science de nos jours. Mais il serait prématuré d'entrer aujourd'hui dans l'étude de ces questions ; elles seront traitées en leur temps.

Revenant maintenant à notre sujet principal, nous pouvons dire que, suivant la tradition, deux principes existent dans l'homme : l'un purement matériel, dont la substance est analogue à celle de toutes les choses de ce monde, qui constitue le corps ; l'autre exclusivement spirituel, qui constitue l'âme et qui ne se rencontre ici-bas que dans le règne animal. Ce dernier principe, d'ailleurs, ne saurait avoir rien de commun avec les matières terrestres, puisque, toujours d'après la légende, l'emprunt que Dieu a fait à la terre était parachevé, lorsque l'âme a été donnée à l'homme. Celle-ci est donc tout autre chose que notre matière, tant au point de vue de son origine que de son essence ; aussi verrons-nous qu'elle produit des effets que la matière seule est impuissante à réaliser.

Vous avez pu remarquer que, dans ce qui précède, je me suis uniquement appuyé, pour vous entretenir de la création de l'être humain, sur la légende, sur une tradition qui ne s'est d'abord transmise qu'en passant de bouche en bouche jusqu'à Moïse, et qui, depuis lui, s'est perpétuée par l'écriture. Est-ce à dire que je me propose d'en rester là ? Non, certes. Je suis de ceux qui proclament qu'en fait de croyances, la raison doit intervenir en toutes choses, et qu'elle est le suprême régulateur de ce que nous devons admettre comme de ce que nous devons rejeter. Aussi ne ferai-je pas défaut à cette partie de ma tâche, et la question sera-t-elle reprise au point de vue strictement rationnel, lorsque, dans la troisième Conférence, nous procéderons à l'examen des idées

émises sur la constitution de l'être humain, soit selon les vues du matérialisme, soit selon celles du spiritualisme. Nous verrons en outre, plus tard, que les communications des Esprits confirment tout ce qu'il y a d'accessible à notre raison dans ces sortes de questions.

Donnons maintenant quelques explications succinctes et générales sur le corps et sur l'âme.

Bien que notre enveloppe corporelle soit formée de certaines matières en tout semblables à celles qu'on trouve dans l'air, dans les eaux et dans les parties solides du globe, il s'en faut que cette enveloppe soit comparable aux corps terrestres ordinaires par sa structure, soit intime, soit extérieure. Prenez un minéral quelconque, calcaire, grès ou granit; détachez une partie de ce minéral en quelque endroit que vous voudrez de son étendue, et toujours cette partie vous offrira la même constitution physique et surtout chimique; vous y trouverez et le même nombre et les mêmes espèces d'éléments, associés dans les mêmes proportions. Faites-en de même pour le corps humain, et, au lieu de cette constante ressemblance que les diverses parties conservent avec le tout, vous constaterez d'incessantes et prodigieuses différences. A l'extérieur, vous trouverez ici les cheveux et les poils, là les ongles, ailleurs les dents, les cartilages ; enfin la peau plus ou moins transparente, plus ou moins sillonnée par ces canaux à couleur bleuâtre qui conduisent le sang. A l'intérieur, vous aurez tantôt un muscle, tantôt un os, des tendons, des nerfs, des substances molles, des conduits pour le fluide sanguin, pour la respiration aérienne. En un mot, au lieu de cette persévérante uniformité que présente le minéral, ce sont de continuelles diversités que vous rencontrerez dans le corps humain.

Jetons maintenant un coup d'œil sur ce qui concerne les fonctions. Dans l'intérieur du minéral, non-seulement tout est semblable, mais tout se maintient dans le repos le plus absolu. Dans le corps humain, au contraire, soit à l'état de veille, soit à l'état de sommeil, tout se meut

et travaille, et cela sans discontinuité, depuis la naissance jusqu'à la mort. L'air est incessamment appelé dans les poumons, où le sang noir se transforme en un sang vermeil. L'estomac élabore les aliments, rejetant les substances impropres à la nutrition et transformant en sang celles qui lui sont nécessaires. Le liquide nourricier circule dans toutes les parties du corps, et se change en muscle, en os, en nerf, en cheveu, en ongle, sans jamais se tromper, là où doivent figurer ces divers éléments de notre enveloppe corporelle.

Enfin le minéral, déposé en un certain lieu, ne possède aucune force intérieure susceptible de l'en faire sortir; il lui est impossible de se donner du mouvement à lui-même ; tandis que le corps de l'homme, ou se maintiendra en repos si cela lui convient, ou se déplacera en tout ou en partie sans le secours d'aucune force étrangère.

Tels sont les traits les plus saillants qui, à première vue, différencient la matière brute de la matière de notre corps, c'est-à-dire la matière qui ne possède aucun caractère de la vie, de celle qui les possède à un haut degré. Je n'insiste pas, dans ce résumé, sur ces distinctions si essentielles; je crois en avoir assez dit pour vous les faire comprendre; nous aurons, d'ailleurs, occasion d'y revenir dans la suite.

Si nous possédons des notions assez étendues sur la partie corporelle de l'être humain, il s'en faut que nous soyons aussi bien en mesure de vous donner des détails sur cette autre partie que nous appelons l'âme. L'impossibilité de la voir, de la toucher, de la saisir, sinon dans ses effets, du moins dans son principe substantiel, nous force à reconnaître et à déclarer que, au point de vue de son essence, elle nous est complétement inconnue; c'est le secret de Dieu. Par opposition à ce qu'ici-bas nous appelons matière, nous devons considérer l'âme comme une pure et directe dépendance du principe intelligent de l'univers, associée, par des moyens que nous ignorons, avec un mécanisme matériel pour former l'être humain,

et donnant à celui-ci des forces spéciales qui, en dehors de l'animalité, ne se rencontrent dans aucun autre être de la création. En vertu de quels principes l'âme possède-t-elle son indéniable puissance? Quelle est l'organisation qui préside au fonctionnement de ses actes? Par quels procédés intérieurs les produit-elle? Nous ne pouvons, à cet égard, que faire encore une fois l'aveu de notre ignorance. Comme cause agissante, l'âme se dérobe à nos sens et à notre intelligence sous des voiles impénétrables; ce n'est que par ses effets que son existence se révèle à l'homme; mais alors elle s'impose à sa conscience et à ses études par l'importance et la diversité de ses œuvres. Aussi l'homme qui sait et veut réfléchir, l'homme qui marche résolûment dans la voie droite de la vérité, ne peut-il accepter ces étranges et subversives idées qui voudraient que le dernier mot de la justice, pour le bien comme pour le mal, fût le néant ; mais il reconnaît la nécessité, et s'élève à l'intuition d'un principe supérieur, imparti à l'homme, survivant à la mort du corps, et qui, producteur exclusif des actes de la vie terrestre, ne devra et ne pourra récolter que ce qu'il aura semé, c'est-à-dire ou les opprobres du crime, ou les sérénités de la vertu.

Tout le monde comprend que Dieu a dû nécessairement intervenir une première fois pour créer le corps humain, soit homme, soit femme. Mais, comme dans ce corps tout est matériel, comme les éléments qui le composent appartiennent tous à notre monde et que rien de ce qui y est ne doit venir d'ailleurs que de la terre, il suffisait, pour les procréations ultérieures, de donner au mécanisme corporel une organisation telle qu'elle fût susceptible de réunir, de combiner, d'élaborer les éléments terrestres voulus et d'en former, à l'aide du couple humain, une combinaison essentiellement matérielle en principe, mais qui, prenant sa source dans des êtres déjà vitalisés, et plongée elle-même dans le principe vital, se trouvât ainsi en possession de tout ce qu'il fallait pour reproduire le type primitif. Une telle fonction n'est-elle pas exactement de même ordre que celles qui s'accomplissent journellement dans le corps vivant de l'être

humain ? N'est-ce pas ainsi que les aliments absorbés à l'état de matière inerte se vitalisent dans notre intérieur et se changent en un liquide circulateur destiné à assurer en tous les points du corps et le maintien et l'identité de l'être ? Or en quoi consiste une telle fonction, si ce n'est à faire incessamment de la matière corporelle vivante. Ainsi, vous le voyez, toutes les substances nécessaires à la formation du corps se trouvant, sans exception, dans le milieu même habité par l'homme, la question de leur apport était résolue, et il n'y avait plus dès lors à s'occuper que de l'établissement de combinaisons organiques présidant à leur association. Personne, je pense, ne soutiendra que ce soit là une œuvre impossible plutôt à Dieu qu'au hasard, et l'on comprendra en même temps qu'il a suffi au Créateur, pour assurer la perpétuité de cette œuvre, d'en introduire une fois pour toutes les rouages dans la constitution humaine, puisque celle-ci se reproduit, dans le temps, toujours semblable à elle-même.

Mais, dans ces merveilles de l'organisme humain rendu procréateur, ne nous bornons pas à admirer la science de Dieu. Sachons y voir aussi sa bonté pour la créature, qu'il n'a pas voulu condamner à vivre dans l'isolement. Doublement reconnaissants envers lui, remercions-le d'avoir associé, dans l'œuvre de la génération, et les joies de deux âmes intimement unies dans le sentiment de l'amour, qui, bien compris, verse ses ineffables consolations sur les misères de la vie, et les joies de la paternité, qu'on ne peut éprouver sans avoir la conscience et le besoin de l'avenir, et qui seront toujours une irrévocable protestation, aussi bien contre la théorie du néant que contre celle des supplices éternels.

En ce qui concerne les âmes, il en est autrement que pour les corps ; et, parce que ni les éléments qui les composent, ni la force qui a procédé à leur association, ni celle qui unit l'âme au corps, ne sont de ce monde, reconnaissons que leur création ne pouvait être confiée à des actions terrestres ; elle est donc restée l'œuvre di-

recte de Dieu. Remarquons en effet que, pour le corps, ce n'est pas avec une partie détachée de notre organisme que nous pouvons engendrer un être nouveau ; à cet être, ainsi qu'à nous, il faut un organisme tout entier, et, comme nous ne le possédons qu'une fois, en procédant comme nous venons de le dire, nous n'aurions réussi qu'à nous désorganiser nous-mêmes pour produire l'incomplet. Nous n'engendrons que parce que l'ensemble de notre organisme a reçu la faculté de réunir et de combiner, en participation avec le fluide vital, les éléments matériels nécessaires à la formation d'êtres qui, au point de vue de leur enveloppe corporelle, sont semblables à nous-mêmes ; aussi pour cette formation ne perdons-nous pas la plus petite partie de nos organes, leur fonctionnement seul est en jeu.

Un semblable raisonnement peut s'appliquer aux âmes, qui, encore moins que les corps, ne peuvent se dédoubler. Chaque âme, destinée à former une individualité tout à fait distincte, a été créée une, et est par conséquent indivisible ; intelligentée par le souffle divin, qui ne saurait s'éteindre, elle est éternelle, et ne pourrait subir aucune déperdition de son essence spirituelle sans cesser d'être elle-même. Enfin, poussant les choses à l'extrême, et supposant qu'il y eût en elle la faculté d'agir par voie d'association combinatoire sur les principes spirituels, comment pourrait-elle l'exercer sur cette terre, puisque, en dehors de ceux de ces principes qu'elle possède, et auxquels il lui est interdit de toucher, elle n'en trouverait pas un seul ici-bas. Lorsqu'il s'agit du corps, au contraire, tous les éléments nécessaires à sa formation, sans aucune exception, font partie du domaine terrestre. Répétons donc encore une fois que la création des âmes ne peut être autrement conçue que comme l'œuvre directe de la Divinité.

---

## Deuxième Conférence

du 15 février 1882

Sommaire. — *Ce n'est qu'au moment de la naissance que l'âme s'unit au corps et que l'être humain est constitué*

Dans cette deuxième conférence, nous allons aborder le problème de l'union de l'âme avec le corps, non pas pour nous éclairer sur la nature et la constitution des liens qui établissent cette union,—l'examen de cette question viendra plus tard,— mais pour savoir seulement en quel moment il est probable que l'âme vient prendre place dans le corps auquel Dieu l'a destinée. Accoutumé, comme je le suis, à reconnaître que le Créateur ne saurait rien faire de prématuré et d'inutile, je répondrai avec une réserve qui vous semblera peut-être un peu naïve, mais qui tient avant tout à se méfier des hypothèses, que l'union de l'âme et du corps ne peut avoir lieu qu'au moment où elle devient nécessaire. Quel est ce moment? Recherchons, à cet effet, les conditions de cette nécessité même.

A partir de la conception jusqu'à la naissance, le corps humain est-il fait ? Non, il est en train de se faire. Pendant toute cette période, au commencement de laquelle il est parti, je ne dirai pas de zéro, mais d'un simple germe rudimentaire subitement saisi par l'influence vitale, il reste inachevé au point de vue de ce qu'il lui faut pour vivre sur la terre et dans l'air, c'est-à-dire pour se trouver dans sa situation définitive et normale d'être humain. Or j'ai bien de la peine à admettre que Dieu ait voulu associer une âme sortie complète de ses mains, une âme qui ne doit subir aucun changement, avec un corps qui n'est qu'à l'état de préparation et dont l'orga-

nisme constitutif n'est pas encore achevé dans toutes ses parties; qui progresse sans doute, mais qui, précisément parce qu'il progresse, se modifiera tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit en possession de tous les caractères déterminatifs et attributifs du type intégral prévu et conçu pour lui ; qui, par conséquent, ne possède pas encore les facultés nécessaires pour satisfaire aux volontés animiques avec lesquelles il doit coopérér, et qui, les posséderait-il, se trouve plongé dans un milieu impropre à toute manifestation. Aussi la légende, qui nous a déjà appris bien des choses et qui est peut-être une première révélation faite à l'instinct humanitaire, nous dit-elle que ce n'est qu'après que Dieu a eu complété l'œuvre du corps de l'homme, après que ce corps, dont les éléments étaient primitivement plongés dans les obscurités de la terre, est venu, avec sa complète organisation, prendre sa place sur le sol et dans l'air ; ce n'est qu'alors, dis-je, que l'octroi de l'âme lui a été fait.

Il est difficile, ce me semble, de trouver une indication plus précise. Mais poursuivons. Dans l'obscure et étroite prison où se trouve l'enfant, depuis la conception jusqu'à la naissance, que lui faut-il ? La nourriture nécessaire pour la formation et le développement de toutes ses parties, le principe vital, qui préside incessamment au règlement de l'organisation corporelle. Or il trouve l'une et l'autre dans le sein de la mère. Quant à l'âme, à quoi lui servirait un corps qui n'aurait pas plus les moyens de lui communiquer la connaissance des objets extérieurs que ceux d'émettre au dehors ses sentiments, ses pensées, ses volontés, un corps qui, par conséquent, ne pourrait ni lui assurer le progrès pour elle-même, ni lui permettre d'être utile aux vivants de la terre.

Mais les choses changent complétement de face lorsque, au moment de la naissance, l'enfant passe, d'un milieu qui lui imposait une entière passivité, dans le milieu des êtres humains, dans cette demeure à la fois aérienne et terrestre, où, comme ses semblables, il doit posséder tout ce qui est indispensable pour l'exercice de la vie,

telle que Dieu a entendu la constituer sur notre globe. Voilà, ce me semble, le moment nécessaire pour l'union de l'âme avec le corps. Les situations de l'être, avant et après la naissance, sont si profondément modifiées, les milieux sont si subitement transformés pour lui, les fonctions vont être si essentiellement différentes, qu'il me semble impossible d'admettre que ce soit sous l'empire et la réglementation des mêmes moteurs que ce qui a été rien pendant neuf mois, comme vie intelligente, devienne tout à coup quelque chose. Mais, parce que là où l'effet manque, la présence de toute action productrice de cet effet serait inexplicable et tout au moins inutile ; parce que, au contraire, là où des effets, jusqu'alors nuls, se produisent, nous ne pouvons nous dispenser de reconnaître la survenance d'une cause ; par ces motifs, dis-je, je me crois rationnellement autorisé à affirmer que ce n'est qu'au moment de la naissance que l'âme s'unit au corps. Alors, en effet, elle peut recevoir de lui des avertissements qui ne pouvaient être ni perçus, ni transmis auparavant ; alors encore, elle commence à pouvoir exprimer, à l'aide des organes du corps, des pensées et des volontés qui, frappées jusque-là de l'impossibilité de se manifester, n'auraient eu, dans ces conditions, aucune raison d'être.

Quant à la vitalité de l'organisme, elle reste toujours soumise à l'influence active des forces spéciales qui entretiennent la vie dans la matière, depuis l'éclosion du germe jusqu'à la mort. Tant que dure le séjour du corps dans le sein de la mère, ce corps n'a qu'une existence végétative et inconsciente ; il s'est accru, au point de vue de la quantité, comme matière vitalisée ; il a, en outre, passé par diverses et nombreuses transmutations de systèmes, à la suite desquelles son organisme propre et définitif s'est trouvé constitué. C'est lorsque ce résultat est atteint, qu'il passe de l'obscurité au jour, que la vie de relation va commencer pour lui, qu'il naît. A partir de la naissance, le type humain lui est complétement acquis. Ce type ne se modifiera plus ; seulement il grandira, restant toujours semblable à lui-même, se forti-

fiant, s'exerçant de jour en jour à l'apprentissage de la vie. Les formes finales, acquises dans le sein maternel, vont s'étendre et fonctionner dans un autre milieu : celui de la terre, de l'air, de la lumière, de la liberté, qui nous est commun à tous ; et, comme à ce premier privilége va s'ajouter celui de se développer désormais à l'état d'être intelligent, comment se refuser à admettre que c'est alors, et que ce n'est qu'alors, que le principe de l'intelligence peut lui être dévolu ?

Je pourrais en rester là sur ce sujet, car les explications que je viens de vous communiquer doivent, je l'espère, vous paraître concluantes ; mais il est utile que vous sachiez, dès à présent, qu'une objection peut être élevée contre les assertions que je viens d'émettre. Cette objection consiste en ce que, d'après les communications qui nous ont été faites par les Esprits, un lien fluidique unit, dès la conception, le fœtus à l'âme qui lui est destinée. Vous comprendrez que, d'après les termes mêmes dans lesquels cette objection est formulée, il faudrait être plus avancés que nous ne le sommes dans les choses de la science spirite, pour qu'une explication complète pût être donnée et comprise. Quand ce résultat sera obtenu, il me sera facile de faire disparaître tous les doutes. Pour le moment, je me borne à vous faire remarquer qu'un lien fluidique, une sorte de fil très-subtil, ne saurait être considéré comme une âme, et est, à coup sûr, fort loin d'en remplir les fonctions ; pas plus qu'un rayon de lumière qui, émané du soleil, vient jusqu'à vous, n'implante le soleil dans votre corps ; pas plus que le câble qui retient un ballon ne saurait être considéré comme le ballon lui-même. J'ajoute, quant à l'utilité de ce lien, — car il faut qu'il soit utile, puisqu'il existe, — que la science nous apprendra que cette utilité est nulle pour intelligenter le corps en voie de formation, mais qu'elle est indispensable à l'âme pour matérialiser et épaissir le périsprit de celle-ci, pour la préparer à venir se fixer sur la terre ; car, sans cela, elle ne pourrait quitter les milieux qu'elle occupe dans l'espace éthéré pour descendre dans les milieux plus opaques et plus denses de notre globe.

C'est ainsi que le liége, substance qui, par sa nature, se maintient invariablement à la surface de l'eau, descendra dans les couches profondes, si vous le matérialisez davantage, pour ainsi dire, en lui attachant un suffisant morceau de pierre ou de métal. Tout cela, je le répète, vous sera plus amplement expliqué dans la suite ; mais il était bon que vous fussiez, dès à présent, prévenus que, malgré quelques apparences assez séduisantes dans la forme, cette objection, au fond, reste sans valeur.

## Troisième Conférence

du 23 avril 1882

---

SOMMAIRE. — *Constitution de l'être humain suivant les opinions respectives du Matérialisme et du Spiritualisme*

Je viens de vous entretenir de la formation du corps et de celle de l'âme ; je me suis ensuite occupé de l'union de ces deux principes, à l'aide de laquelle l'être humain est constitué, et je vous ai dit que c'est au moment de la naissance du corps que cette union se produit.

J'ai accepté pour guide de ces premières investigations les sentiments et les croyances qui, dès son début, ont animé l'humanité. Si d'autres idées ne s'étaient pas infiltrées dans le monde sur ces importants sujets, nous pourrions en rester là ; mais il n'en a pas été ainsi, et il s'est trouvé des hommes qui ont pensé et prétendu que l'humanité naissante devait nécessairement s'être trompée. Vous pourriez croire que ce qu'ils lui ont reproché a été de formuler et de nous transmettre un système de conceptions par trop simple, par trop naïf, comme devaient l'être eux-mêmes ses primitifs représentants sur cette terre. Eh bien ! à cet égard vous seriez dans l'erreur;

un pareil reproche ne s'est pas fait entendre, et il était difficile qu'il se produisît, puisque un grand nombre d'intelligences d'élite ont de tout temps attribué à ce système une haute portée philosophique. C'est donc par le côté contraire, c'est parce qu'ils l'ont trouvé trop compliqué, qu'ils l'ont attaqué. Aussi, se réservant le privilége exclusif, sinon d'une attentive sagesse, du moins d'une apparente simplicité, ils n'ont pas hésité à couper le système en deux : ils en ont rejeté une partie, la plus subtile, qui sans doute ne pouvait s'accorder avec leur tempérament, et ont conservé l'autre, avec laquelle ils entendaient faire bon ménage. Et c'est ainsi qu'ils ont trouvé infiniment plus simple, plus agréable et surtout plus commode, d'avoir des pensées absolument imprégnées de matière et nullement d'esprit; jugeant en outre, en habiles mécaniciens, que les accidents de la route sont incontestablement plus fréquents et plus terribles lorsque la locomotive est munie de tous les embarras d'un frein, que lorsqu'elle n'en a pas.

Ceci dit, me conformant à la promesse que je vous ai faite de tout passer au crible de la raison, nous allons nous occuper de la solution logique du problème. Nous prendrons, plus tard, connaissance des enseignements confirmatifs que nous donne le spiritisme.

Nous sommes donc en présence de cette double question, savoir : que l'homme est un être qui, selon l'opinion de quelques-uns, ne possède qu'un corps et pas d'âme ; qui, pour d'autres, est composé à la fois et d'un corps et d'une âme. Ceux qui refusent une âme à l'être humain sont les partisans de la doctrine appelée matérialiste; ceux qui pensent au contraire que, dans cet être, il y a non-seulement un corps, mais aussi une âme, sont les spiritualistes. Rappelez-vous ces deux dénominations : matérialistes et spiritualistes, qui reviendront souvent dans nos instructions.

Procédons maintenant à l'examen raisonné de ces deux opinions et de leur antagonisme.

### I. — Ce qu'est l'homme suivant le matérialisme

1° *D'après cette doctrine, les actes de la vie humaine seraient le résultat des actions exercées par des forces exclusivement terrestres sur la matière du corps.*

Le matérialiste ne croit ni à Dieu, ni à l'âme.

Il ne reconnaît que la matière et les forces ordinaires de la nature, et il déclare que c'est à l'aide de combinaisons qui s'effectuent entre ces forces et la matière de notre corps que s'accomplissent les divers actes quelconques de nature humaine que nous observons dans notre monde.

Et remarquez bien que ces combinaisons entre les forces et notre corps, les matérialistes se gardent bien, — ils ont peut-être de sérieux motifs pour cela, — de chercher à nous faire comprendre comment elles naissent, se développent et s'organisent. A quoi bon de pareilles recherches, disent-ils ? Il nous suffit de savoir que tout cela s'établit de lui-même dans notre mécanisme corporel, tout à fait à notre insu, et, une fois l'arrangement fait, nous sommes tenus de lui obéir comme l'esclave le plus soumis.

Qu'il y ait quelques actions de cet ordre dans l'être humain, je n'en disconviens pas, et peut-être sont-ce ces actions qui, par un amour immodéré de généralisation, ont entraîné le matérialiste à croire qu'il devait en être de même de tout ce qui se passe dans l'homme.

Il est incontestable, en effet, que notre organisme corporel est constitué de telle manière que, soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, nous sommes souvent tributaires de certaines forces qui se produisent et s'imposent en dehors de notre volonté. Ce sont celles, par exemple, mises en jeu dans l'acte de la respiration ; celles encore de la mastication et de la déglu-

tition, lorsque l'estomac vide attend depuis longtemps de nouveaux aliments; celles qui ferment quelquefois nos yeux, et nous imposent un invincible sommeil ; enfin plus impérieuse est encore la nécessité d'obéir aux forces qui président à l'expulsion hors de notre corps des substances impropres à sa nutrition. Aussi peut-on dire que le matérialiste aurait presque raison, si la mission de l'homme se bornait sur la terre à respirer, à veiller ou dormir, à se mettre à table, ou à entrer, permettez-moi l'expression, dans le sanctuaire du water-closet.

Et cela s'explique sans peine; car une condition de première nécessité, c'est que le corps vive ; sans quoi l'être humain disparaîtrait, et s'occuper de ce qui le concerne deviendrait inutile. Il faut donc que rien ne vienne s'opposer au libre essor des forces indispensables pour que cette vie se maintienne et se poursuive dans les conditions normales qui lui ont été attribuées. Je n'hésite pas, d'ailleurs, à reconnaître qu'à cet égard, puisque tout est matière dans notre corps, le matérialiste a pu faire appel aux forces ordinaires terrestres qui agissent sur la matière, et qui, nous en voyons maints exemples dans les appareils du physicien et dans les creusets du chimiste, tantôt associent entre elles des substances de natures diverses, tantôt les désagrégent, tantôt donnent à des corps solides l'état liquide ou gazeux, et réciproquement.

2° *Réfutation de l'assertion précédente. Même dans l'organisme corporel, il existe d'autres forces que celles dites terrestres : il y a le principe vital.*

Mais ici une observation importante se présente, et j'appelle sur elle toute votre attention. Elle consiste, ainsi que je vous l'ai fait observer dans ma première Conférence, en ce que, bien que notre corps soit formé d'un certain nombre de substances en tout et pour tout identiques à celles qu'on rencontre dans la matière brute, il s'en faut que ce corps soit semblable à un minéral par

sa structure, soit intime, soit extérieure, et par ses fonctions. Prenez, vous ai-je dit, un minéral quelconque ; détachez-en une partie, en quelque endroit que vous voudrez de son étendue : cette partie vous offrira presque toujours la même constitution physique et surtout chimique ; ce sera ce qu'on appelle dans la science un corps homogène, c'est-à-dire de même nature dans toutes ses parties. Maintenant faites-en de même sur le corps humain et, à chaque emprise spéciale, vous aurez des constitutions différentes, savoir : celles des muscles, des os, des cheveux, des nerfs, des tendons, etc. Ainsi, dans le premier cas, toujours la même chose, toujours l'homogène ; dans le second, toujours des différences, toujours l'hétérogène.

Or, si le physicien et le chimiste peuvent produire à tout instant des corps homogènes, jamais ils n'ont pu parvenir à mettre à jour, avec toutes les ressources de leur laboratoire, la plus petite parcelle d'un corps hétérogène, par exemple un morceau de muscle, de nerf, de cheveu, même dans l'état où se trouvent toutes ces choses après la mort du corps, et à plus forte raison à l'état vivant. Si cependant, comme le prétend le matérialiste, il ne saurait être question, pas plus dans un cas que dans l'autre, que des forces ordinaires de la nature, si elles sont seules mises en jeu, comment se peut-il faire, dirons-nous, qu'avec ces forces nous puissions, à volonté et de mille manières, produire de la matière brute, et que nous soyons restés jusqu'à ce jour dans l'impossibilité la plus complète d'organiser le moindre rudiment de matière vivante ?

Le matérialiste, toujours très-libre dans ses allures, ne se fera pas faute sans doute de passer à pieds joints sur l'objection. Mais nous, qui sommes moins lestes que lui, nous croyons d'autant plus nécessaire de nous y arrêter, que les indications du bons sens le plus élémentaire n'ont pas assez de voix pour nous crier que si, avec ces forces de la nature qui nous permettent de faire de la matière brute, nous ne pouvons produire le plus mi-

nime échantillon de matière vivante, c'est que, sans doute, il intervient autre chose que ces forces dans la composition de cette dernière, et nous allons voir que le bon sens n'a pas tort.

Ici, permettez-moi de me récuser, non pas pour éluder la question, mais pour recourir à une intelligence plus autorisée que la mienne, à un observateur aussi habile que persévérant, à Claude Bernard, qui a projeté les plus vives lumières sur les phénomènes de la vie du corps humain, sur cette science qu'on appelle la Physiologie. Il est vrai que l'illustre savant ne s'est pas borné, comme le fait le matérialiste, à jeter à tort et à travers des assertions plus souvent erronées qu'exactes. Rien de ce qu'il a annoncé n'est sorti de sa bouche sans être justifié. Depuis l'éclosion d'un germe venant à la vie jusqu'à son complet développement, jusqu'à là mort, il a tout scruté, tout suivi avec un art admirable, avec un immense talent, qui, il faut le dire, est le privilége exclusif de quelques élus. Or à quelles conclusions est-il parvenu ? C'est ce que je vais maintenant vous faire connaître.

On se ferait une idée très-inexacte de ce qui se passe dans le développement d'un germe, si, comme je l'ai entendu dire bien souvent, l'on s'imaginait que l'être qui sera le résultat de ce développement existe d'ores et déjà tout formé dans le germe, tout agencé, pourvu de toutes ses parties, mais en très-petites dimensions et comme une sorte de miniature vraiment microscopique ; si ensuite, partant de cette première idée, on supposait que le développement consiste uniquement à voir ce petit corps grandir de jour en jour, restant toujours semblable à lui-même, prenant incessamment plus de taille, plus d'étendue, mais conservant invariablement, depuis la conception jusqu'à la naissance, les mêmes formes, les mêmes proportions, les mêmes organes. S'il en était ainsi, tout étant ordonné et combiné dès l'origine, il ne serait plus question que de donner à ce germe des augmentations successives de matière, suivant une forme unique et déjà créée, et l'on pourrait à la rigueur compren-

dre que, dans cette hypothèse, exclusive de toute idée organisatrice pendant la marche, un travail aussi simplifié eût pu être confié aux forces ordinaires de la nature.

Mais ce n'est pas ainsi, à beaucoup près, que les choses se passent, et il s'en faut que, dans l'acte du développement d'un germe, tout se réduise à de simples apports de matière qui se superposent sur un type réellement existant dès l'origine. Avant qu'un membre, qu'un organe soit formé, il est d'abord indiqué, non pas dans tous ses détails, mais seulement par quelques traits principaux ; ce n'est que plus tard et peu à peu que le progrès se fait par l'apport successif des autres traits secondaires qui doivent compléter l'organe. Enfin il y a des parties qui subissent trois et quatre transmutations très-nettement accusées, avant d'être mises en possession de la forme et des fonctions qui formeront définitivement le caractère spécifique et typique de l'être auquel chaque germe donne naissance.

« Nous voyons, dit Claude Bernard, apparaître dans » l'évolution une simple ébauche de l'être, et cela avant » toute organisation. Les contours du corps et des or» ganes sont d'abord simplement arrêtés. Aucun tissu » n'est primitivement distinct; toute la masse n'est indi» quée que par quelques points de repère. Mais dans ce » canevas vital est tracé le dessin idéal d'une organisa» tion encore invisible pour nous, et qui a assigné d'a» vance à chaque partie, à chaque élément, sa place, sa » structure et ses propriétés. Dans les parties où doivent » être des vaisseaux sanguins, des nerfs, des muscles, des » os, on voit peu à peu se former des globules de sang, » des tissus artériels, veineux, musculaires, nerveux et » osseux. L'organisation ne se réalise pas d'emblée ; elle » ne se perfectionne que par gradations élémentaires, » dont le fini dans les détails devient de plus en plus » élevé. »

Je ne saurais vous donner une idée plus claire et plus

précise des diverses phases par lesquelles passent certains organes, pendant l'évolution, qu'en vous faisant connaître les remarquables observations consignées dans les ouvrages de Claude Bernard sur la formation du cœur:

« A l'origine, dit-il, le cœur n'est qu'une simple vési-
» cule, qui ne bat que modérément, comme la vésicule
» qui sert à la circulation dans le corps des animaux ap-
» pelés *infusoires;* mais cette vésicule s'allonge bientôt et
» bat avec rapidité. La partie inférieure reçoit le fluide
» sanguin, tandis que la partie supérieure lance le sang
» en vue d'une respiration encore très-incomplète: c'est
» alors un vrai cœur de *poisson*. Plus tard, ce cœur reçoit
» un mouvement combiné de torsion et de bascule, qui
» ramène en haut sa partie inférieure, et en bas celle de
» dessus; avant que le mouvement de bascule soit com-
» plet, l'organe représente un cœur à trois cavités: un
» cœur de *reptile*. Enfin, quand le mouvement est achevé,
» l'organe possède les quatre cavités du cœur des ani-
» maux supérieurs et de l'homme. »

C'est à la suite de ces recherches, si palpitantes d'intérêt, que le célèbre physiologiste reconnaît et déclare qu'il y a dans l'évolution un fonctionnement raisonné imposé à la matière vivante et mobile. S'il est vrai que chaque acte de l'organisation vitale est tributaire en particulier des forces terrestres ordinaires, il n'en est plus ainsi ni de leur succession dans le temps, ni du choix des lieux où ils s'accomplissent, ni de leur enchaînement, ni surtout des résultats qu'ils mettent à jour. Il y a, de plus, une force organisatrice de la vie dans la matière, il y a cette force qui change la matière brute en matière vivante et à laquelle nous donnons le nom de principe vital; « car il est clair, dit en terminant Claude Bernard, que
» cette remarquable propriété évolutive, en vertu de la-
» quelle l'œuf produira tantôt un mammifère, tantôt un oi-
» seau, tantôt un poisson, n'est ni de la physique, ni de la
» chimie. »

Le matérialisme pourra continuer de soutenir qu'il n'y

a cependant que cela dans le développement d'un germe; mais la science la moins contestée, vous venez de le voir, nous démontre qu'il n'est pas possible qu'il n'y ait pas autre chose. Et comment n'en serait-il pas ainsi? Ne faut-il pas qu'à des propriétés, des états, des effets différemment variés, il y ait des causes différentes aussi. Au reste, en matière de physiologie, et, bien que ce soit la science de prédilection du matérialiste, puisqu'elle s'occupe essentiellement de la matière du corps et de son fonctionnement, Claude Bernard a péremptoirement clos le débat par la déclaration suivante, aussi courte que catégorique : « En physiologie, a-t-il dit, le matérialisme ne con-
» duit à rien et n'explique rien. »

Peut-être cet exposé de recherches scientifiques aura-t-il un peu fatigué votre attention. Essayons de nous distraire un instant, sans abandonner notre leçon. A cet effet, consentez à me suivre dans un atelier de confection pour habillements. Nous entrons d'abord dans une vaste salle envahie par de nombreux ouvriers, tous occupés à tirer le fil et l'aiguille. Nous passons dans une seconde, puis dans une troisième salle, et nous y voyons exactement les mêmes choses; de sorte que, si nous étions tout aussi superficiels, tout aussi peu réfléchis que le matérialiste, nous dirions résolûment que tout l'art de la confection consiste à coudre. Mais, me fait observer une de mes voisines, je remarque que les étoffes qu'on assemble sont, les unes en soie, les autres en laine, d'autres en fil; je remarque, en outre, qu'il y en a de diverses couleurs. Il faudrait donc croire que la couture, si elle agit seule en matière de confections, possède la propriété d'imprimer à l'étoffe du vêtement fabriqué sa nature, sa qualité, sa couleur. Cela doit résulter sans doute, répondis-je à mon interlocutrice, des différentes manières de planter l'aiguille et de tirer le fil. Après une petite moue, indiquant clairement qu'on n'admettait pas le plus petit mot de mon explication, je repris : « Ne vous émouvez pas
» pour si peu; vous allez voir que, si la couture est réel-
» lement suffisante à elle seule, elle aura à accomplir
» bien d'autres merveilles encore. » En ce moment, quel-

ques ouvriers se levèrent, tenant à la main les objets qu'ils venaient de terminer. Ma voisine, toujours très-attentive, après avoir jeté un coup d'œil sur ces objets : « C'est prodigieux, me dit-elle, toutes les formes sont » différentes : l'un tient un pantalon, l'autre un habit ; » celui-ci une robe de chambre, celui-là un gilet. Vous » allez prétendre encore, fit-elle avec un sourire moqueur, » que tout cela dépend de la manière de planter l'aiguille » et de tirer le fil ? » — « Non, répondis-je ; je ne vous » donnerai pas une explication si sottement matérialiste, » et vous allez voir que, si la couture est nécessaire, in- » dispensable, pour faire une confection, ce travail, très- » mécanique et à peu près matériel, est loin d'être suf- » fisant. Vous allez comprendre que, venant en sous-or- » dre, il est dirigé par une volonté, par une intelligence » supérieure, qui préside au choix des étoffes et des cou- » leurs, qui conçoit les formes prévues, qui détermine » les coupes et les assemblages propres à les réaliser, » qui combine, en un mot, toutes choses, de manière que » la couture, esclave soumise à ses indications, réalise le » bon et l'utile, suivant des conditions arrêtées d'avance, » qu'elle peut même ne pas connaître ; tandis que, livrée » à ses seuls instincts, quelque laborieux qu'ils fussent, » il ne sortirait de ses mains que de stériles difformités.

» Entrez dans cette salle, dis-je à mon interlocutrice, en » lui ouvrant la porte de l'atelier du coupeur, et vous y » trouverez la preuve complète de mes affirmations. »

Insister davantage auprès du lecteur serait inutile. Celui-ci a parfaitement compris, d'une part, que la couture est ici le représentant du travail obéissant des forces terrestres dans les œuvres de la nature ; que, d'autre part, le coupeur est le principe ordonnateur qui dirige et commande toutes les actions ; qu'enfin les combinaisons qui produiront tantôt un gilet, tantôt un pantalon, tantôt un habit, ne sauraient être ni celles du fil, ni celles de l'aiguille, puisque les premières doivent toujours être préalables et que les secondes sont toujours consécutives.

3o *Si, comme le prétend le matérialisme, toutes les forces qui agissent sur l'homme sont indépendantes de lui, celui-ci cesse d'être responsable et ne mérite pas plus d'être récompensé que puni.*

Les forces qui président à l'accomplissement des actes humains, quels qu'ils soient, dit le matérialisme, ne sont pas d'une espèce particulière, d'une provenance différente de celles qui s'agitent autour de nous dans notre monde, de celles qui dirigent la marche de tous les phénomènes que nous voyons se produire à tout instant, de celles enfin à qui tout obéit dans les régions matérielles. Non ; ce sont, au contraire, ces mêmes forces, indépendantes de nous, que nous subissons sans leur commander, qui font partie du domaine général de la nature, et qui ne sont nullement individualisées et spécialisées pour les besoins particuliers et exclusifs de l'être humain. Ce sont celles, par exemple, qui mettent l'air en mouvement, qui font couler l'eau sur les terrains en pente ; qui nous donnent la pluie, la grêle ou la sécheresse, qui alternativement obscurcissent l'atmosphère ou lui laissent toute sa pureté, qui nous communiquent la chaleur et la lumière ou qui nous en privent ; celles qui font marcher la locomotive ; celles encore qu'on appelle électricité, qui, tantôt fulgurent dans l'air et tantôt mettent en circulation les dépêches dans les fils télégraphiques. C'est tout cela, dit le matérialiste, qui agit à sa manière dans les corps humains et qui est l'unique cause de tous nos actes.

Vous concevez sans peine combien une telle supposition serait commode pour tout innocenter. Que pourriez-vous, en effet, dire et faire contre un individu qui, après avoir commis les plus grandes scélératesses, vous ferait observer que son corps peut avoir été mis en activité dans cette circonstance, mais qu'il n'a été en réalité qu'un instrument, et que ce sont les forces de la nature qui l'ont conduit, par une impulsion irrésistible, à commettre telles ou telles actions dont, par conséquent, il ne saurait

être responsable. Dans cette manière de voir, il faudrait admettre que l'homme est une véritable machine ; qu'il ne reçoit que des impulsions et qu'il n'en prend pas par lui-même ; que, par conséquent, il ne mérite pas plus une récompense pour avoir bien fait, qu'une punition pour avoir mal agi. Tout dépendra des forces qui l'ont influencé, et sur lesquelles il ne peut rien ; tout dépendra de l'énergie de ces forces qui lui sont étrangères, et qu'il ne peut pas par conséquent maîtriser. Et, en effet, dans cet ordre de considérations, est-ce que vous avez jamais pensé à complimenter un moulin à vent parce qu'il tourne et produit du travail quand il fait du vent, et à lui reprocher d'être un paresseux, bien qu'on ait déployé toutes ses ailes, quand il ne fait pas un souffle d'air ? Est-ce que vous avez jamais eu l'idée d'adresser des félicitations aux eaux de la rivière, lorsqu'elles sont assez abondantes pour arroser vos prés et vos légumes, et de les regarder comme coupables, soit lorsque, dans leurs débordements, elles font périr vos récoltes et ravagent vos terrains ; soit lorsque, dans les sécheresses, elles diminuent au point de ne plus donner satisfaction aux plus urgentes nécessités de la vie ? Eh bien ! vous ne devriez pas vous conduire autrement vis-à-vis de l'homme si, comme l'affirment les matérialistes, il n'est qu'une machine fatalement soumise à l'influence de forces qu'il subit et ne commande pas. Tant mieux s'il arrive qu'il fait bien, tant pis s'il fait mal ; quant à lui, il est moralement irresponsable.

Vous conclurez de ces observations, sans qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point, que, si tout cela était vrai, il deviendrait complétement impossible à l'humanité de vivre en société, et qu'il serait aussi ridicule de récompenser ce que nous appelons les actes de courage, de dévouement, de vertus de toute espèce, qu'injuste d'infliger un châtiment au vol, à l'assassinat, à tous les actes que nos lois désignent comme des crimes. Car l'homme, dans ce système, n'accomplirait pas plus les uns que les autres par suite de sa volonté, mais parce que des forces, sur lesquelles il n'a aucune prise, l'envahissent, s'imposent à lui et le subjuguent.

Quant à savoir pourquoi nous sommes les esclaves de ces forces, pourquoi elles mettent en mouvemennt, tantôt la totalité de notre corps, tantôt quelques parties seulement ; pourquoi elles nous agitent et nous surexcitent en certains moments, et nous laissent parfaitement tranquilles dans d'autres, c'est ce que les matérialistes ont toujours négligé de faire, plus empressés qu'ils sont d'affirmer que d'expliquer.

Certes, je comprends que, dans certains cas, les forces que je viens d'énumérer puissent produire sur le corps de l'homme d'inévitables effets. Qu'ainsi, un vent violent qui abat un arbre puisse renverser un homme ; qu'une rivière torrentielle qui déplace de gros blocs soit susceptible d'entraîner notre corps. Je comprends encore que la chaleur, qui brûle le bois et le charbon, puisse nous brûler aussi ; que le froid, qui transforme l'eau en glace, gèle quelquefois notre sang ; qu'enfin la foudre des orages, qui brise les rochers, qui fend les plus gros arbres, qui renverse nos maisons, puisse nous frapper de mort. Je conçois, dis-je, que toutes ces forces, quand elles sont naturellement en jeu dans l'air, dans l'eau, sur la terre, agissent sur notre corps, comme elles agissent sur tous les objets matériels qui nous entourent. Mais tout cela, remarquez-le bien, constitue un ordre spécial de phénomènes. Car toutes ces attaques contre notre corps se font en dehors de nous et malgré nous, contrairement à notre désir, en dépit de notre volonté ; de cette volonté dont le matérialisme ne sait pas expliquer l'origine ; qu'il prétend être un effet, ou, pour mieux dire, une simple illusion et non pas une cause, dont cependant chacun de nous sent palpiter les énergies et les indépendances dans les profondeurs de sa conscience. Oui, dans les circonstances que je viens d'énumérer, je reconnais et je comprends que l'homme n'est qu'une machine; qu'il est tout à fait passif, puisqu'il est obligé de subir des effets qui lui répugnent, qu'il redoute, qui mettent sa vie en danger.

Mais ce que je ne conçois pas aussi bien, c'est que, lors-

que tout paraît très-calme dans la nature, lorsque les forces semblent reposer et dormir, il nous suffise de *vouloir* pour que celles-ci ne cessent jamais de pousser la complaisance jusqu'à nous venir constamment en aide, juste au moment où nous avons besoin d'elles. Ainsi, la fantaisie me prend-elle d'écrire, il se trouvera de suite une force qui, sans que je sache d'où elle vient, mettra mon bras et mes doigts en mouvement pour ouvrir l'écritoire, pour prendre la plume, pour la tremper dans l'encre, et tracer sur le papier telles lettres, tels mots, tels chiffres qu'il m'aura convenu d'y inscrire, mais pas d'autres. Si j'éprouve le besoin de manger, des forces se mettent aussitôt à mon service, qui m'aident à m'asseoir à table, à prendre le couteau, la cuiller, la fourchette, à mettre les aliments dans ma bouche ; puis, par un changement subit de manœuvre, font mouvoir mes mâchoires pour broyer et diviser ces aliments, et enfin poussent ceux-ci dans les profondeurs de l'estomac. Ai-je besoin d'aller d'un lieu dans un autre, voilà que des forces s'emparent tout de suite de mes jambes, les poussent en avant l'une après l'autre, et les font ainsi marcher, non pas au hasard, mais juste dans la direction et le chemin que je dois suivre. Me plaît-il, quand je suis en route, d'aller moins vite, ces forces ralentissent leur action. Suis-je pressé, toujours dociles et obéissantes, elles me mettent sans hésiter au pas de course. Enfin ai-je, au contraire, l'intention de rester tranquillement assis, ces forces, parfaitement et à tout instant informées de ce qui se passe en moi, cessent d'agir et observent, avec la plus scrupuleuse, la plus *édifiante* attention, le repos le plus absolu.

Avouez tous avec moi que ce serait chose étonnamment merveilleuse, de la part de ces forces, que cette complaisance si générale, si universelle ; car ce qu'elles font pour moi, elles le font pour tout le monde : cette complaisance si bien instruite de nos divers besoins, cette soumission si exacte et si rapide, cette habileté si ingénieuse à nous prodiguer tout ce qui doit nous donner satisfaction. Avouez que ce serait un vrai prodige que

cet accord si ponctuel, si correct, existant, d'une part, entre la mise en activité de ces forces et les modes variés, mais toujours opportuns, de leur fonctionnement, et, d'autre part, la nature spéciale des besoins auxquels notre volonté désire qu'il soit complu sans retard. Car on aura beau ergoter, — et c'est en ce point que se concentre tout l'intérêt de la question, — il sera toujours impossible de faire abstraction, chez l'être humain, de la puissance d'une volonté qu'il sent être libre et indépendante ; volonté déterminatrice souveraine de toutes ses actions, indicatrice d'un principe agissant et automoteur qui ne se trouve que chez lui ; que, par ce motif, on est autorisé à considérer comme distinctif de l'espèce animale, et, par suite comme fort différent de ceux qui peuvent se trouver dans les autres œuvres de la création. Ne trouvez-vous pas que, si toutes ces choses se passaient comme le prétendent les matérialistes, elles nous donneraient des preuves non équivoques et très-puissantes d'une intelligence résidant hors de nous, qui, devinant notre pensée, viendrait incessamment se mettre à notre service pour la réaliser? Mais alors, en vérité, ne serait-on pas en droit de se demander s'il n'aurait pas été plus sage, plus raisonnable, au lieu d'attribuer cette intelligence à des forces qui nous sont étrangères, de la décerner à l'homme lui-même, à qui seul elle doit profiter? Hâtons-nous de dire, et nous allons vous l'expliquer tout à l'heure, que c'est bien ainsi que les choses ont été organisées

4º *Le matérialisme n'établit aucune distinction entre les causes qui déterminent chez l'homme des effets de nature, soit matérielle et mécanique, soit spirituelle et intelligente. Ce sont toujours les forces terrestres qui produisent indistinctement les uns et les autres.*

Jusqu'à présent, nous nous sommes borné à ne parler que d'une seule des catégories d'effets qu'on remarque dans l'être humain, celle qui se rapporte aux divers mouvements de son corps et qui sont d'une nature dans laquelle la matérialité joue un rôle à peu près exclusif.

Mais il en est d'autres bien plus remarquables, bien plus importants, qui n'ont presque rien de matériel dans leurs manifestations, qui, à l'exception de l'homme et des animaux, ne se rencontrent nulle part dans la nature et sont d'essence purement spirituelle : ce sont, par exemple, ces effets, ces entraînements attractifs, si souvent irrésistibles, en vertu desquels nous sommes poussés à sympathiser avec nos semblables, à leur venir en aide, à leur porter secours quand ils sont malheureux, à les protéger s'ils sont menacés ; ce sont les sentiments d'affection qui unissent entre eux les deux sexes : ceux de protection et d'amour des parents pour les enfants ; ceux de reconnaissance que les enfants éprouvent de leur côté envers les auteurs de leurs jours ; ce sont ces joies et ces douleurs que nous ressentons à la vue du bonheur ou des souffrances de ceux qui nous sont chers ; ce sont enfin ces pensées, ces réflexions, ces facultés de raisonnement, qui nous donnent les moyens fructueux d'étudier, de nous instruire, de communiquer avec nos semblables, de les comprendre, d'apprendre ce qu'ils savent, de leur transmettre à notre tour ce que nous savons, de parvenir à la connaissance des lois qui régissent le monde physique et le monde moral, de nous approprier, en un mot, de nous assimiler tout ce qui, dans les arts, dans les sciences, dans les lettres, peut constituer un élément de progrès pour l'humanité.

Eh bien ! quelque différence qu'il y ait entre cette dernière catégorie d'effets qu'on observe dans la vie humaine et celle qui n'a pour objet que la manutention de la matière, quelque contrastées que soient en nous les impressions produites soit par les uns, soit par les autres, le matérialiste veut qu'à de si prodigieuses diversités dans les actes corresponde une invariable uniformité dans les causes, et que les transitions, presque incroyables, qui nous font passer de nos conceptions les plus éthérées à nos agitations les plus matérielles, aient une même source, une même impulsion, une même origine. Ainsi, sachez-le bien, qu'il s'agisse des sentiments d'amour qui vous attachent à une compagne bien-aimée, ou de l'insipide tra-

vail qui consiste à tourner la manivelle d'une machine; qu'il s'agisse de l'essor des tendresses maternelles pour l'enfant ou de l'ouverture peu sentimentale d'un fossé dans un champ; qu'il soit, enfin, question d'étudier la marche des astres, les lois de l'électricité ; de constituer en un mot les sciences, ou bien du vulgaire cassage des pierres destinées à l'entretien des routes, c'est toujours invariablement par les mêmes forces que vous serez poussés, dirigés, subjugués. Il n'y a pas à cet égard de différence entre le souffle inspirateur des plus purs accents de la poésie, et celui qui engendre les horribles miasmes de la décomposition cadavérique.

Tels sont les sophismes que de vicieuses et perfides intelligences voudraient substituer à l'honnêteté instinctive des consciences humaines. Mais, pour faire réussir de tels projets, il faut autre chose que de banales et négatives paroles. Sans doute les cœurs pervertis ne demandent pas mieux que de ne pas écouter la voix de la raison, car elle leur conseillerait la pratique du bien, et ils ne vivent que pour le mal; pour le mal qui, quelque monstrueux qu'il soit, est tout excusé d'avance dans le système matérialiste; — ce qui, pour le dire en passant, nous donne une idée suffisamment exacte du personnel d'élite avec lequel s'y opère le recrutement.—Mais tous les hommes ne sont pas pervers, Dieu merci, et, chez ceux qui aiment à entendre la cloche de la justice, la raison ne se soumettra pas facilement aux objurgations du sophisme ; car, ce qu'il faut à la raison, ce sont des preuves satisfaisant tout au moins la conscience, lorsque, d'ailleurs, on n'a pas désappris à en écouter la voix. Or, même sans sortir du domaine matériel, qui est cependant pour vous, matérialistes, le plus habituel, le plus facile, le plus pratiqué, il ne vous est pas possible de produire une seule justification. Prenons, par exemple, un des faits les plus simples, celui de la double existence de la matière brute et de la matière organisée, si différentes l'une de l'autre par leur état physique, par leur composition chimique, par leurs ressorts dynamiques.

Depuis les temps anciens de la philosophie grecque, vous avez mille et mille fois répété que, malgré de si formidables discordances, ce sont les mêmes forces qui préparent et conservent l'une et l'autre ; les mêmes forces qui tantôt donnent un développement, toujours obligatoire, à la matière organisée et vivante; tantôt oublient, avec une imperturbable constance, de rien développer dans la matière brute. Or, du plus petit rudiment de toutes ces choses, et après trois mille ans de réflexions, ou peut-être d'absence de réflexion, vous n'avez rien démontré. C'est qu'en effet, ce ne doit pas être une petite tâche que celle qui consiste à expliquer comment on doit attribuer la même origine :

A ce qui est homogène dans toutes ses parties, et à ce qui ne l'est dans aucune ;

A ce qui est toujours invariable, et à ce qui évolue incessamment;

A ce qui est dans l'impossibilité de se mouvoir luimême, et à ce qui possède une puissance de locomotion toujours autonome, toujours variée.

Fatalité ! direz-vous. Fatalité, soit, si ce mot doit épargner à vos amours-propres l'aveu de votre ignorance.

Toutefois sachons faire quelques concessions à nos adversaires. Ne soyons pas excessif à ce point d'exiger la justification des choses elles-mêmes telles qu'on les conçoit ou que du moins on les affirme. Bornons-nous aux plus simples, aux plus immédiates impressions qu'elles exercent sur nous, abstraction faite de toute profonde analyse, et recherchons si les saisissements et les pensées de l'homme sont de même nature, en présence de la matière brute et de la matière organisée.

Que vous diront les rochers arides, entassés les uns sur les autres comme pour escalader le ciel, dans des contrées désolées et solitaires? Que vous inspireront les

horizons presque inaccessibles, mais toujours sableux, du désert? Les uns et les autres vous parleront d'une immense puissance qui jadis s'est abattue sur le globe, qui a laissé partout des traces ineffaçables de ses prodigieuses énergies ; mais qui, enchaînée depuis de longs siècles dans les entraves du repos, ne peut vous offrir, pour le temps présent comme pour le temps à venir, que les stériles et monotones perspectives d'un immuable passé. Là, et éternellement, ce qui est, et ce qui sera, c'est ce qui fut. Et, tout en étant frappé d'admiration à la pensée de ce que durent être les intenses propulsions de la dynamicité d'autrefois, votre cœur attristé ne pourra que donner un regret aux immobilismes d'aujourd'hui.

Mais lorsque, la scène changeant, vous voyez la graine germer, la plante sortir de terre, l'arbuste se couvrir de fleurs, l'arbre développer son feuillage ; l'oiseau traverser l'espace, le papillon faire briller ses écrins aux feux du soleil; lorsque, joie suprême, le nouveau-né vient prendre sa place sous le toit de la famille ; oh! alors, votre cœur, ému à la fois par les souvenirs et les contrastes du passé, par les réalisations du présent, par les espérances de l'avenir, sent qu'il possède en lui les successions de la vie dans toute leur plénitude; il comprend que cette vie est l'œuvre, incessante dans sa marche autant que diversifiée dans ses phases, d'un progrès qui nous suit pas à pas, qui nous développe et nous instruit; qui aujourd'hui nous apporte un nouveau bienfait, qui demain nous apprendra comment se résout une espérance, comment s'est réalisé ce qui hier encore n'était qu'un *devenir*.

Ah ! c'est que, d'un côté, les impassibles inerties de la stagnation règnent en despotes sur cette matière brute, sur cette charpente du globe qui a été créée fixe, et qui, par destination, tant que durera le régime actuel de notre planète, doit rester immuable dans ses juxtapositions et dans ses formes; qui n'agit sur l'homme que par un seul de ses sens, celui de la vue ; par un seul sentiment, celui d'une réelle mais froide admiration pour ces

actions si puissantes du passé, éteintes aujourd'hui. C'est que, d'un autre côté, dans la matière organisée, s'étalent les multiples et séduisants tableaux des évolutions vitales, toujours variées, toujours émouvantes, toujours instructives ; charmant les sens, faisant battre les cœurs, colorant la vie ; donnant à la pensée la force, et à l'âme humaine l'intuition d'une existence toujours désireuse de savoir ce qu'elle sera demain, et par conséquent éternelle.

Et maintenant ne retardons pas davantage la conclusion, car d'autres sujets réclament notre temps. Nous nous bornerons donc à demander aux matérialistes comment ils conçoivent que la Physique et la Chimie peuvent s'y prendre pour nous imposer des impressions si diverses, si peu nombreuses dans un cas, si multipliées dans l'autre, même sans sortir du domaine de la matérialité. Ces deux sciences, à l'exemple de certaines natures féminines, auraient-elles quelquefois leurs nerfs ? Ont-elles leurs jours sombres et leurs jours gais ? Mais n'insistons pas, je le répète ; la question est posée. A quand la réponse ?

A la suite de ces consciencieuses recherches, nous croyons pouvoir nous considérer comme autorisé à affirmer que les prétentions matérialistes ne sont appuyées sur aucune preuve, qu'elles ne consistent qu'en de pures suppositions, manquant complétement de base. Et, puisqu'il n'y a pas d'exemple direct ou indirect que les forces dites terrestres aient jamais produit des effets intelligents, puisqu'il n'existe à cet égard que les gratuites affirmations d'une hypothèse dont nous serions heureux de penser que la création doit être attribuée à un simple travers d'esprit, les naturelles inspirations du bon sens le plus ordinaire ne nous indiquent-elles pas que c'est en dehors de ces forces et dans des puissances de tout autre nature qu'il faut chercher la source et la cause nécessaires d'un fait aussi remarquable, aussi exceptionnel, aussi bien spécialisé, quant au lieu de sa production, que celui de l'intelligence humaine ? C'est ce

qu'ont pensé les spiritualistes. Mais, avant de présenter l'exposé de leurs opinions, nous avons à nous expliquer sur quelques autres conséquences de la doctrine matérialiste.

5° *Un dernier mot sur les moralités du Matérialisme*

Nous avons eu occasion, dans ce qui précède, de nous expliquer sur l'action dissolvante et inévitable que les idées matérialistes exercent sur l'état de société ; et l'on a pu comprendre que, si l'application de ces idées pouvait se faire dans toute leur étendue, dans leur navrante réalité, les principes de toute législation ne reposeraient plus sur aucune base rationnelle. Et, en effet, par sa nature, l'homme étant essentiellement contraint et, par conséquent irresponsable, il serait contre nature aussi de légiférer, c'est-à-dire de réglementer quoi que ce soit de ce qui peut être permis, de ce qui ne doit pas l'être. Dans un monde où tous les actes sont obligés, j'admets la déclaration du *laisser faire ;* mais comment comprendre celle du facultatif? Le Code général des nations serait ainsi singulièrement simplifié et pourrait se réduire à ces quelques mots : « L'homme, étant une ma-
» chine constamment soumise à des forces qui lui sont
» complétement étrangères, ne saurait être appelé à ren-
» dre compte d'aucun de ses actes.» Quant au résultat final de l'un quelconque de ceux-ci, il devrait toujours être ramené à une pure question de mécanique; et la seule distinction à faire entre l'assassin et la victime, c'est que les forces impulsives du premier pour attaquer ont été supérieures à celles de la seconde pour se défendre. Ceci constaté, l'incident serait clos et l'enquête terminée. Guillotinez les forces, si vous voulez ; mais gardez-vous de toucher à la main qui n'a fait qu'obéir aux lois de la nature.

Mais, ô souverains pontifes du sophisme ! il ne suffit pas de s'enfermer dans un cercle pour devenir inattaquables ; encore faut-il que le cercle ne soit pas vicieux.

Examinons ce qu'il faut penser du vôtre. Vous n'avez pas sans doute la prétention, parce que vous vous appelez matérialistes, d'être seuls dirigés par des forces irrésistibles, et de posséder ainsi, seuls, le privilége de l'irresponsabilité. Et moi aussi, et d'autres encore, beaucoup d'autres, une grande majorité même, sommes poussés comme vous, comme tous les hommes, par des forces qui font de nous leur jouet. Seulement il arrive que, tandis que, de votre côté, les impulsions de ces forces paraissent déterminer de préférence la violence, le vol, l'assassinat,—ce que, au point de vue de votre doctrine, je me borne à constater sans le blâmer; — de notre côté, des impulsions d'une autre nature nous conduisent involontairement et invinciblement à regarder comme fort déplaisants ces mêmes violence, vol et assassinat. Bizarreries, direz-vous, pures bizarreries! Ce n'est pas à coup sûr impossible ; mais, que voulez-vous? toutes les tendances, tous les goûts, vous le savez aussi bien que personne, sont dans la nature. En outre, ces sataniques impulsions nous obligent, et je ne saurais en vérité vous expliquer pourquoi, à pourchasser, à traquer, à emprisonner, à frapper même de mort, ce qui alors nous fait exactement rentrer dans votre cas, les auteurs des susdits actes, qui cherchent chez vous domicile et protection. Tout cela, d'ailleurs, se passe le plus naturellement du monde, de votre côté comme du nôtre. Il n'y a en effet, ici, d'autres êtres agissants que les forces naturelles que nous ne pouvons empêcher, ni les uns ni les autres, et, quant à la conscience et à la volonté humaines, il a été assez dit et prouvé qu'elles ne sont que des fictions.

N'allons donc pas, à ce sujet, évoquer des idées de haine, de vengeance, d'extorsion, de cruauté. Chimères que tout cela et pathos ! Restons dans le vrai, dans le naturel, et résumons-nous en proclamant sans hésiter ce grand principe de mécanique terrestre à l'usage de l'humanité militante, principe qui me paraît irréprochable quant à la logique, et qui pourrait en même temps servir d'oraison funèbre au défunt, savoir : que l'homme qui est tué par un autre agit très-rationnel-

lement en succombant sous des forces qui sont supérieures aux siennes. Cet ordre du jour, éminemment conciliateur, puisqu'il fait l'éloge de la victime sans porter atteinte à l'honorabilité de l'assasin, disons mieux, cette recette, puisque tout doit se ramener à des questions de mécanique, pourrait être complétée par ce corollaire, que, si les forces en présence étaient égales, il devrait y avoir coup double. Mais je n'insiste pas sur ce détail, faisant observer que le cas de la parfaite égalité des forces ne peut se présenter que fort rarement.

Je demande grandement pardon au lecteur d'avoir fait passer sous ses yeux toutes ces débauches du sophisme ; mais, pour lui faire apprécier l'arbre, il fallait bien qu'il en goutât les fruits. Portons-nous maintenant sur une scène moins vaste, et recherchons ce que le matérialisme entend faire de l'homme au point de vue de ses sentiments d'amitié, d'amour, de famille.

Si, comme le prétend la doctrine matérialiste, la vie de l'homme n'est autre chose que le résultat d'un assemblage de forces et de matières exclusivement terrestres, assemblage dont ni la raison d'être ni les moyens de formation ne nous sont indiqués ; assemblage au sujet duquel nous ne savons rien, si ce n'est qu'il n'a pu être ni créé ni organisé par cette Intelligence souveraine que nous appelons Dieu, attendu, dit-on, que Dieu n'existe pas ; s'il en est ainsi, dis-je, la mort qui désassocie ces éléments les fait rentrer dans la masse commune terrestre, et, comme ils y rentrent dépourvus de ces combinaisons particulières qui seules, aux yeux de la doctrine, constituent le mécanisme de la vie pensante, nous sommes bien obligés d'admettre que vie, corps et pensée, sont irrévocablement détruits du même coup.

Mais alors à quoi bon chercher à rendre méritoire une vie éphémère, dispensée d'ores et déjà de comparaître devant le tribunal de l'avenir, et dont tous les actes iront s'ensevelir dans les profonds abîmes du néant? La seule logique admissible, dans ces circonstances, n'est-ce pas

celle qui consiste, par tous les moyens, même les bons s'il le faut, à donner à l'égoïsme des passions le plus complet assouvissement? Hélas! cela ne se voit que trop; et sans la répression protectrice des lois humaines, qui, n'en déplaise aux matérialistes, sont une évidente protestation contre de si funestes croyances et contre les suites criminelles qui ne leur sont que trop prodiguées, il y a longtemps que le matérialisme aurait rendu tout ordre social impossible.

En outre, dans l'hypothèse matérialiste, nous n'avons plus, après la mort, aucun moyen de comprendre une survivance quelconque de nos individualités. Celles-ci, n'existant que par l'unique fait d'une réunion d'éléments matériels et de forces, accidentelle et momentanée, ont été à tout jamais anéanties par la désagrégation. Elles ne laissent plus rien qu'un souvenir dans la mémoire de ceux qui ont cohabité avec elles. Mais, comme ce souvenir serait sans espérance, comme nous en aurions la conviction anticipée, il ne saurait par cela même représenter un attachement antérieur sérieux et profond; nous ne devrions, en un mot, éprouver ici-bas que des émotions toujours calmes, toujours tempérées par la certitude d'une prochaine et éternelle séparation, et nous pourrions dire : Malheur et pitié pour ceux qui auront trop aimé! Heureusement, il s'est produit de tout temps des faits dans l'humanité qui ont donné d'éclatants démentis à d'aussi tristes conclusions. L'étroite solidarité qui unissait Oreste et Pylade ne date pas d'hier; pas n'est besoin de remonter jusqu'aux époques antiques pour retrouver de nos jours les persistantes amours des Philémon et des Baucis; et il est bien peu de mères qui, si l'éternité les attend, n'aient voué à leur enfant, même avant la naissance, une éternité d'affection.

La plus directe, la plus inévitable conséquence du matérialisme est de rapetisser, de refouler chez l'homme les sentiments du cœur, d'imposer à leur élan, comme il les impose à l'essor de la vie, les limites impitoyables d'une heure fatale qui, frappant des deux mains avec le

marteau de la destruction, anéantit du même coup la vie, l'intelligence, l'amour, c'est-à-dire tout ce qui aspire à être éternel.

Dans un état d'existence éphémère, exclusivement subordonné aux combinaisons d'un arrangement matériel, fatalement condamné à une prochaine et entière destruction, qu'aurions-nous à désirer autre chose que l'absence de tous sentiments affectifs ? car, plus ces sentiments éprouveraient le besoin d'être constants et énergiques, plus la certitude de l'irrévocable anéantissement de ceux qui en sont l'objet augmenterait en nous les tortures anticipées de regrets qu'aucune espérance ne peut adoucir.

La sécheresse du cœur sous toutes ses faces, tel est le grand provocateur de mes antipathies contre le matérialisme. Est-ce qu'on peut sincèrement et purement aimer une fois, sans désirer d'aimer toujours? Or, si ce besoin est profondément, indélébilement gravé dans le cœur de l'homme, je repousse loin de moi le matérialisme, qui, dans sa cruelle indifférence, le laisse subsister sans y satisfaire, et qui, à des aspirations qui ne voudraient pas connaître de terme, ne sait offrir que les implacables perspectives du néant.

Je vous le demande à tous : voyez cette mère porter son regard attendri sur l'être qu'elle a mis au monde; de ce regard il jaillira à coup sûr des rayons d'amour. Mais, si elle a le malheur de croire qu'à la mort tout disparaît, ces rayons se cacheront sous un voile de deuil, et du fond de son cœur s'échappera ce cri déchirant : Un jour, un jour, nous serons à tout jamais perdus l'un pour l'autre ! Si, au contraire, elle sait que l'immortalité nous attend, aux transports de l'amour viendront s'ajouter les joies de l'espérance ; sa pensée, illuminée par les clartés célestes, confondue avec celle de son enfant, s'élancera vers Dieu, et, prosternée devant lui, elle s'écriera dans le ravissement de sa reconnaissance : Soyez béni, mon

Dieu! soyez béni, pour ce bonheur qui ne doit pas finir!

### II.— Ce qu'est l'homme suivant le spiritualisme

La doctrine spiritualiste reconnaît d'abord l'existence de Dieu. Nous nous expliquerons en détail sur ce sujet important dans notre prochaine conférence. Les spiritualistes, remarquant en outre que jamais les forces naturelles ordinaires ne nous ont donné la preuve qu'en agissant sur la matière elles soient susceptibles de produire des effets intelligents tels que ceux qu'on observe chez l'être humain ; les spiritualistes, dis-je, ont été naturellement portés à admettre qu'il doit y avoir dans la création une autre espèce de forces, différentes de celles auxquelles nous donnons la dénomination de naturelles ; qui ont été attribuées à chacun de nous avec le pouvoir d'en disposer à sa guise ; qui produisent chez l'homme la pensée, le sentiment, la réflexion, la volonté ; qui sont, en un mot, la cause de tout ce qu'il y a en lui de facultés intelligentes. Nous allons entrer dans quelques détails explicatifs sur la nature particulière de ces forces.

1° *Caractère distinctif des forces qui intelligentent l'homme. — Ces forces sont sans action sur la matière brute*

Il importe d'abord de remarquer que ces nouvelles forces, — et c'est en cela surtout que consiste le caractère spécial qui les distingue de toutes les autres, — que ces forces, dis-je, ne produisent jamais aucun effet de nature intelligente, lorsqu'elles agissent sur une matière quelconque autre que celle qui constitue un être intelligent lui-même. Ainsi, dans cette salle où j'émets ma pensée et où vous êtes venus pour en prendre connaissance, il y a autre chose que vos personnes : il y a cette table devant laquelle je suis assis ; il y a des murs, des tableaux, des chaises, des bancs. Or rien de tout cela ne saurait me comprendre et s'approprier une seule des pensées que

j'exprime. Aussi, ni table, ni murs, ni chaises, ne m'applaudiront en signe de satisfaction, ou ne murmureront en signe de mécontentement. Toutes ces choses resteront impassibles, et seront complétement impropres à rien ressentir de cette force intelligente par laquelle se manifeste ma pensée. Mais il n'en est pas de même de vous : vous comprendrez plus ou moins, c'est possible ; vous approuverez si je parviens à vous convaincre ; vous resterez dans le doute si je ne me suis pas suffisamment bien expliqué ; vous bâillerez, vous vous endormirez même malgré vous, si je vous ennuie. Mais tout cela prouve que la force intelligente a eu prise sur vous d'une manière ou d'une autre ; qu'elle a produit un effet plus ou moins bien perçu, plus ou moins développé chez chacun de vous, mais réel et incontestable ; tandis que, sur tout autre être que l'homme, elle ne saurait exercer aucune influence et donner naissance à la réciprocité d'aucune manifestation.

Ainsi, de même que la force intelligente réside dans l'homme, et ne peut agir comme cause que si elle émane de lui, de même ses effets ne peuvent se produire que sur l'homme et ne peuvent faire naître de sensations que chez lui. Nous sommes donc obligés d'admettre que cette force et tout ce qui s'y rattache est exclusivement réservée à l'être humain, et qu'en dehors de lui, elle ne peut ni être mise en action comme cause, ni être ressentie comme effet. Elle appartient à un monde tout autre que le monde matériel, puisque celui-ci n'est pas plus susceptible de l'émettre que de la subir. Elle est une partie intégrante du pur domaine spirituel ; et, si Dieu a permis qu'elle descendît et se fît sentir sur cette terre, il lui a donné pour demeure exclusive le corps de l'homme, et, pour unique fonction, au point de vue intelligent, de ne se communiquer et de ne produire d'effets que d'homme à homme. C'est cette puissance génératrice de l'intelligence, que tout homme possède, qui est la compagne obligée de toute sa vie, ou, pour mieux dire, de toutes ses vies ; c'est cette puissance, aussi mystérieuse dans ses origines que sensible, manifeste et parlante dans

ses effets, qui constitue ce que nous appelons l'âme humaine.

2° *Tous les actes de la vie humaine, tant ceux de nature matérielle que ceux de nature spirituelle, sont le résultat nécessaire de la coopération de l'âme et du corps.*

Je dois maintenant, pour que vous soyez bien fixés sur les conditions auxquelles est assujetti le fonctionnement des âmes qui descendent sur la terre, je dois, dis-je, appeler votre attention sur ce fait important, que ce fonctionnement ne peut s'exercer qu'en passant par la filière de l'organisme corporel. Cette obligation est générale et nous ne pouvons nous y soustraire, soit qu'il s'agisse des perceptions et des sensations venant de tout ce qui nous est extérieur, soit qu'il s'agisse de tous les faits d'intelligence qui se produisent en nous-mêmes, et que nous voulons émettre au dehors pour les communiquer à nos semblables.

Consacrons quelques explications au développement de ce principe, qui impose à tous nos actes, à toutes nos pensées, — pour que nous en ayons et que nous en gardions la conscience, — un passage obligatoire à travers notre organisme ; principe sur lequel on n'a pas suffisamment réfléchi, et qui, lorsqu'il aura été convenablement approfondi, nous apportera d'importantes révélations sur des circonstances encore peu élucidées, soit de notre existence actuelle, soit de nos existences antérieures. En m'exprimant ainsi, j'ai directement en vue, tant les souvenirs actuels et présents que les souvenirs perdus du passé. Mais nous ne sommes pas assez avancés dans nos études pour que je puisse aujourd'hui aller au delà de l'énoncé de cette thèse. Dans quelque temps, vous serez en mesure d'en comprendre le complet développement. Quant à présent, nous prendrons des allures moins ambitieuses, et nous nous bornerons aux détails nécessaires pour constater la simple existence du fait.

Vous savez tous que, si vous fermiez les yeux, vous cesseriez de jouir de la faculté de voir, et que, quand vous voulez vous rendre compte de la forme, de la grandeur, de la couleur d'un objet, il faut que vos yeux se portent directement sur cet objet; sans cela, vous ne connaîtriez absolument rien de cette catégorie particulière de ses propriétés. L'âme humaine ne peut donc acquérir l'intuition visuelle de ce qui nous entoure que par le secours de l'organe de nos yeux, qui n'occupent, vous le savez, qu'une très-petite partie de la surface de notre corps et même de notre visage. C'est là une limitation de puissance qu'il nous faut subir pendant la vie terrestre, mais qui est uniquement dépendante du corps, et dont, par conséquent, nous sommes débarrassés par la mort. Celle-ci, en effet, délivrant l'âme de sa prison matérielle, la rend plus libre et plus apte à amplifier le développement des facultés qu'elle possède à un haut degré, mais dont actuellement les manifestations sont, en grande partie, arrêtées par l'épaisseur et la matérialité de nos enveloppes.

Permettez-moi d'avoir recours à une comparaison qui vous rendra plus facile à saisir l'idée que je viens d'exprimer. Lorsqu'un homme est libre, il peut aller où bon lui semble, soit dans la ville, soit dans la campagne, et, en quelque endroit qu'il se trouve, il pourra jouir, dans l'étendue permise à son organisme, de la vue de tout ce qui l'entoure. Mais, si cet homme n'est pas libre, s'il est enfermé dans un cachot, si ce cachot n'est éclairé que par une petite lucarne, la faculté qu'il aura de voir ne lui sera pas enlevée en principe, il la retrouvera quand il sortira de prison; mais, momentanément, cette faculté, dans l'usage qu'il en pourra faire, sera considérablement restreinte; car les seules choses du dehors dont il lui sera possible d'avoir connaissance seront celles qui sont situées dans le champ que la petite lucarne laisse à découvert, et la vue de tout le reste lui sera interdite. Eh bien! il en est de même de l'âme. Tant que celle-ci est libre dans l'espace, sa vision est beaucoup plus puissante, et l'on peut considérer celle-ci comme s'exerçant par tous

les points du pourtour animique. Mais, quand l'âme est attachée au corps et obscurcie par lui, au lieu de cette multiplicité de centres visuels, elle n'a plus à sa disposition que ceux correspondant aux deux petites lucarnes oculaires qui ont été ménagées dans notre grossière enveloppe. Cela doit vous donner une idée de la grande diminution qui en résulte nécessairement pour l'exercice de ses facultés visuelles.

Ai-je besoin d'ajouter que tout ce que je viens de dire de l'organe de la vue, je peux le répéter pour les organes des autres sens ? Par exemple, si vous vous bouchez les oreilles, votre âme cessera d'éprouver la sensation du son ; si vous tenez vos narines fermées, vous ne percevrez plus les odeurs, et ce n'est qu'en mettant les aliments dans votre bouche que la sensation du goût vous est acquise. Vous le voyez donc, notre âme ne saurait avoir la conscience que les choses du dehors existent qu'à la condition nécessaire que les émanations de toute sorte qui s'échappent de ces objets, émanations tantôt sonores, tantôt visuelles, tantôt odorantes, ou savoureuses, ou tangibles, passeront par les organes de vos sens. A cet égard, votre expérience de la vie me vient suffisamment en aide pour que ces simples explications aient été comprises, et que je puisse me dispenser d'insister plus longuement sur ce sujet.

Mais il est essentiel de bien remarquer que ce n'est pas seulement aux objets purement matériels que ces observations s'appliquent. Il en est de même de ce qu'il y a en nous de plus essentiellement spirituel : de nos sentiments et de nos pensées, qui ne peuvent sortir de nous et pénétrer chez les autres qu'à la condition de mettre plus ou moins en jeu nos organes corporels. Pour nos sentiments, par exemple, sans nos larmes ou nos rires, sans nos exclamations tristes ou joyeuses, indifférentes ou attendries, sans nos gestes tenant de l'exaltation ou de l'abattement ; sans l'état désolé ou réjoui que prend notre physionomie, comment nos semblables pourraient-ils se douter de ce qui se passe en nous ? Quant à ma pen-

sée, sans l'aide de la parole ou de l'écriture, comment pourrait-elle sortir de moi? Et, d'un autre côté, si vous ne m'écoutiez pas ou si vous ne me lisiez pas, comment pourrait-elle entrer chez vous? Ainsi, vous le voyez, en tout et pour tout, la coopération de quelques parties de notre corps mises en activité est nécessaire, indispensable, pour que nous puissions avoir la conscience, tant des choses du monde matériel que de celles qui sont dépendantes de ce qu'il y a de plus pur dans le domaine de l'intelligence.

Ces diverses vérités que je viens d'exposer, vous les expérimentez tous les jours ; il n'est pas un acte de votre vie qui ne vous les rappelle. Mais vous en avez une si grande habitude, que c'est à peine s'il vous semble qu'il soit nécessaire d'y réfléchir ; elles vous paraissent tellement naturelles, que l'idée ne vous vient pas d'en chercher la raison d'être et de leur assigner la place qu'elles doivent occuper dans la grande œuvre de la création. C'est cependant là un travail très-utile et que je ne saurais assez vous recommander : d'abord, parce qu'un des premiers principes de la sagesse consiste à apprendre à se connaître soi-même ; en second lieu, parce que cette connaissance, quand elle est bien acquise, est un excellent moyen de se prémunir contre les erreurs, de se mettre même en mesure de les combattre quand elles se présentent. Réfléchissez donc, vous dirai-je ; réfléchissez souvent, même sur les choses les plus simples ; vous en retirerez toujours quelques profits, quand ce ne serait que de tenir votre esprit en activité ; ce qui, en vous empêchant d'être ennuyés et oisifs, devient pour vous un utile et efficace préservatif contre le vice.

3° *L'âme apporte avec elle à l'être humain, non-seulement les forces qui produisent en lui l'intelligence, mais encore celles qui président aux divers mouvements corporels chargés d'exécuter les volontés permises à notre nature.*

Jusqu'à présent, je n'ai parlé que des facultés intelli-

gentes octroyées à l'âme. Mais s'en tenir là serait insuffisant, et je ne dois pas, en cet important sujet, me borner à des indications auxquelles on pourrait, à bon droit, adresser le reproche d'être incomplètes.

Le corps de la créature humaine est, comme tous les objets qui nous entourent, exposé à recevoir le choc des diverses forces de la nature. Il faut donc qu'il y ait en lui des moyens toujours disponibles de résister à ces forces, le plus souvent imprévues, sinon en totalité dans les cas exceptionnels où elles se déchaînent avec toute leur énergie, du moins dans les conditions habituelles de leurs intensités ; sans cela, nous ne tarderions pas à succomber. Il faut donc, dans une certaine mesure, que ce corps puisse lutter contre les impulsions violentes, soit de l'air, soit de l'eau, soit des éboulements terreux ; qu'il puisse échapper, tantôt par une fuite rapide, tantôt par d'agiles diversions, aux animaux qu'il sait être plus forts que lui, ou qu'il possède en soi la somme de résistances nécessaires pour lutter contre ceux qu'il croit être en mesure de combattre. Il faut, de plus, que l'homme travaille la terre, sa mère nourricière ; qu'il s'approvisionne des aliments et des objets de toute sorte nécessaires à la vie ; qu'il prépare, qu'il façonne toutes ces choses pour son usage ; qu'il se déplace, qu'il parle, qu'il écrive. Il faut, en un mot, qu'il possède en lui les forces indispensables pour faire naître et diriger les mouvements si variés de son corps, sans lesquels il ne pourrait ni se procurer les choses matérielles dont il ne saurait se passer, ni rendre manifestes les pensées qui doivent le mettre en communication avec ses semblables.

Vous concevez sans peine que l'être humain, étant constitué avec un corps, aurait été une œuvre tout à fait incomplète, si l'âme avait été uniquement chargée de l'intelligenter, et si elle n'avait pas été en même temps pourvue de toutes les puissances impulsives nécessaires pour faire mouvoir le corps et lui donner ainsi les moyens directs et immédiats de rendre manifestes et utiles pour nos personnes, et pour la société en général, les effets de

cette intelligence. En dehors de ces conditions, le don de cette dernière faculté serait resté à l'état de lettre morte. Concluons donc que l'âme possède, non-seulement la puissance intellectuelle, mais, en outre, les forces mécaniques nécessaires pour provoquer les mouvements du corps qui président à sa conservation, à la satisfaction de ses besoins et aux diverses manifestations qui rendent sensibles et perceptibles au dehors nos pensées et nos sentiments intérieurs.

Bien que nous nous soyons longuement expliqué sur les facultés de l'âme, nous aurions encore à vous faire connaître plusieurs autres propriétés qui la concernent, soit lorsqu'elle est libre dans l'espace, soit lorsqu'elle est unie à un corps terrestre. Mais il serait peu prudent d'entreprendre trop de choses à la fois, car, pour s'instruire avec fruit, il faut non-seulement lire ou écouter, il faut en outre réfléchir, comprendre, et de plus retenir, ce qui constitue une rude tâche. Or, comme l'intelligence humaine a des bornes, il est nécessaire de la ménager, et de ne pas lui imposer d'un seul coup un trop pénible travail à accomplir. Il en est de l'esprit comme du corps: donnez-lui trop de nourriture à la fois, il la digérera fort mal. Munis, quant à présent, des premières notions nécessaires pour se former une idée de ce qu'il y a d'essentiel dans la constitution de l'être humain, nous serons en mesure de comprendre le but que se propose d'atteindre la science du spiritisme, et, par voie de réciprocité, celle-ci, à mesure qu'elle se développera, nous initiera de plus en plus dans les détails intimes de cette constitution.

---

**Résumé de la troisième Conférence**

Le sujet que je viens de traiter a une telle importance, que je ne pouvais aborder son analyse sans entrer dans de nombreux développements. Je ne pense pas qu'il ait pu en résulter d'embarras pour aucun des points sur lesquels j'ai particulièrement appelé votre attention. Mais peut-être n'en sera-t-il pas de même pour l'ordre, pour le classement que j'ai voulu imprimer à l'exposé de mes idées. A ce point de vue, il m'a semblé qu'il pourrait y avoir quelque utilité à présenter un résumé de celles-ci dans lequel, ne conservant que ce qu'il y a d'essentiel et de synthétique dans les explications, je pourrai plus facilement mettre en évidence leurs coordinations successives.

Voici ce travail récapitulatif, que je me suis efforcé de renfermer dans les limites les plus étroites.

1° *Résumé au point de vue du Matérialisme*

Le matérialiste ne croit ni à Dieu, ni à l'âme. Il ne reconnaît que la matière et les forces ordinaires de la nature, et il déclare que c'est à l'aide de combinaisons qui s'effectuent entre ces forces et la matière de notre corps que s'accomplissent les divers actes de nature humaine que nous observons dans notre monde.

Mais les forces de la nature, nous le savons tous, paraissent excessivement capricieuses. Que de fois, en effet, nous voudrions de la pluie et nous n'avons que du soleil ! Que de fois, au contraire, nous voudrions du beau temps et nous n'avons que des averses ! Que de fois enfin l'irrégularité du cours ordinaire des saisons n'est-elle pas venue détruire nos récoltes et nos espérances !

Si donc l'homme est exclusivement dirigé par de telles

forces, sur lesquelles il n'exerce aucun commandement, qui au contraire le subjuguent, comment pourrait-on avoir l'idée de le rendre responsable de la moindre de ses actions, et sur quelles bases de sérieuse justice reposeraient et les lois humaines et l'ordre social ?

D'un autre côté, l'homme est soumis à des besoins très-variés, mais en même temps très-réguliers ; à des devoirs se produisant tous les jours, et qui, sous peine de maladie et de mort même, pour ce qui regarde le corps, sous peine de démérite, de déchéance et d'amères angoisses pour l'âme et les obligations qu'elle a contractées, doivent rigoureusement recevoir leur complète exécution. Or ne serait-ce pas tomber en pleine contradiction que d'admettre que ces forces, si versatiles, si fantasques, et d'ailleurs si occupées, lorsqu'elles agissent dans le domaine général de la nature; que ces mêmes forces, dis-je, lorsqu'il est question des besoins de l'homme, se montrassent si souples, si dociles, tellement raisonnables, tellement intelligentes, on peut le dire, qu'elles arriveraient toujours à point nommé, et avec une admirable régularité quand leur intervention est nécessaire, et qu'elles s'abstiendraient avec une exemplaire sagesse, lorsque cette intervention est inutile ? Il y a là plus que du constrate, il y a, comme je le disais tout à l'heure, une évidente et incontestable contradiction.

Mais ce n'est pas tout. Il se produit chez l'homme une nature d'effets qui n'a rien d'assimilable à ce qui est matériel, qui appartient toute entière au domaine de l'intelligence, qu'on ne trouve que chez lui : l'homme sent, l'homme pense, l'homme veut. Et l'on prétendrait que des forces qui dans aucun temps, dans aucun lieu, dans aucune circonstance n'ont donné signe de sentiment, de pensée, de volonté, subitement transformées dans leur essence et dans leur fonctionnement au contact de notre matière corporelle, doivent imprimer à l'être humain le double cachet de la science et de la moralité ! Mais, s'il en est ainsi, cette matière du corps, si singulièrement modificatrice des effets habituels des forces terrestres,

n'est donc pas complétement identique à celle pour laquelle toutes ces choses sont autant d'impossibilités ? Seconde contradiction, non moins formelle que la précédente.

Enfin quant aux sentiments affectifs, qui nous attachent les uns aux autres et prennent une si large place dans notre vie, si le matérialisme disait vrai, qu'aurions-nous de mieux à faire que d'y renoncer, ou tout au moins de nous appliquer à en modérer les énergies ? Suivant la doctrine, en effet, la mort ne sépare pas les êtres pour une durée qui doit avoir un terme, elle frappe impitoyablement et pour toujours. Du même coup, elle anéantit les personnalités, supprime leurs pensées, tarit le cours de leurs affections, jetant à l'humanité ce hideux et révoltant blasphème, que devant la tombe qui vient de s'ouvrir pour recevoir la dépouille du fils, le cœur de la mère doit renoncer désormais à toute espérance. Triste et cruelle conclusion ! penserez-vous. Mais que voulez-vous donc que soit le point d'arrivée d'une doctrine qui a pris pour point de départ : l'égoïsme ?

Ainsi, soit que nous consultions les leçons de l'expérience, soit que nous fassions appel aux conseils de la raison, soit que nous nous adressions à ce qu'il y a de plus vivace dans nos sentiments, nous ne constatons qu'impossibilités dans les assertions matérialistes. Nous sommes donc autorisés à considérer ces assertions comme des hypothèses plutôt démenties que justifiées.

### 2° *Résumé au point de vue du Spiritualisme*

Si nous passons maintenant à la doctrine spiritualiste, vous allez vous convaincre que les diverses objections que nous venons de vous signaler disparaissent complétement.

Sans doute notre corps, en tant que matériel, subira les influences bien connues que les forces de la nature

exercent sur toute matière. Mais, par rapport à l'homme, c'est à cela seul que leur rôle sera limité. Pour le reste, chacun de nous possède en lui-même un principe spirituel que nous appelons âme, d'une essence toute différente de celle de la matière, duquel émanent des forces spéciales productrices du sentiment et de la pensée; forces toujours à notre disposition, qui sont en nous, et auxquelles nous commandons suivant les inspirations de notre libre arbitre : ce qui explique naturellement ou leur intervention ou leur abstention, toujours faite à propos, suivant qu'elles sont nécessaires ou qu'elles ne le sont pas.

Ces forces sont bien, en effet, d'une nature spéciale et différente de celle des précédentes, puisque, d'une part, elles donnent naissance à des effets intelligents que ces dernières ne peuvent pas produire, et n'ont jamais produits ; puisque, d'autre part, elles ne sont susceptibles de produire ces effets que sur des êtres intelligents eux-mêmes, et jamais sur la matière brute. Les dissemblances, on le voit, sont donc bien tranchées et tout à fait caractéristiques.

Et parce que, dans l'état de société où nous vivons, il ne nous est pas possible de renier la loi du progrès, il est naturel et nécessaire que l'intelligence de chacun puisse profiter à tous, et qu'à son tour chacun puisse avoir sa part de celle de tous les autres ; par ce motif, dis-je, il a dû être réservé aux produits de l'intelligence des moyens à l'aide desquels ils se révèlent par des manifestations sensibles, propres, quand cela nous convient, à faire connaître et leur existence et leur nature. C'est ainsi qu'on s'explique pourquoi, dans l'être humain, tout doit, pour venir à jour, passer par l'organisme corporel.

Enfin, parce que les manifestations d'homme à homme ne peuvent se faire que par certains mouvements du corps, agissant par nos sens et sur nos sens, il a fallu qu'à côté des forces intelligentes fussent placées des forces mécaniques conductrices, aptes à produire ces

mouvements, mais toujours soumises au principe intellectuel animique, afin qu'il ne cessât jamais d'y avoir une exacte concordance entre la pensée à exprimer et la manifestation corporelle chargée de la représenter, entre la volonté et l'exécution.

Tout s'explique donc, dans la doctrine spiritualiste, sans choquer ni l'expérience ni le bon sens, et c'est là ce qui constitue son incontestable prééminence ; tout s'explique d'ailleurs avec une facilité telle, qu'à supposer que nous ne sommes pas encore dans l'entière vérité même, nous suivons à coup sûr le chemin qui y conduit.

## Quatrième Conférence

du 11 juin 1882

---

Sommaire. — *Bases essentielles des croyances spirites*

Bien renseignés par les précédentes instructions sur la création de l'être humain et sur la constitution qu'il faut lui attribuer, le moment est venu d'entrer dans l'étude de la science spirite, qui, j'en suis convaincu, exercera la plus heureuse influence sur les facultés intelligentes et morales de cet être.

Afin de ne pas nous égarer dans la route que nous nous proposons de suivre, commençons par nous faire une idée aussi juste, aussi exacte que possible, de ce que nous appelons le spiritisme. Quand vous serez bien fixés sur votre point de départ, quand vous serez parfaitement renseignés sur la direction que vous devez prendre pour marcher sûrement devant vous, vous ne tarderez pas à vous apercevoir que vos progrès deviendront rapides, plus rapides même que vous n'avez pu l'espérer.

Or le spiritisme est une doctrine qui repose sur des croyances dont les unes sont déjà fort anciennes dans l'humanité, et que vous possédez tous, je n'en saurais douter ; dont les autres sont nouvelles, qui peut-être ne sont pas encore assez bien connues de vous, sur lesquelles vous désirez vous instruire plus profondément, mais qui déjà, malgré ce qu'il y a encore d'incomplet dans votre instruction, ont saisi votre cœur et ont donné à vos sentiments de douces satisfactions. Eh bien ! tout cela, vous pouvez en être certains, ne fera que grandir en vous, et vous donnera en cette vie un accès de plus en plus libre et facile dans le champ des espérances et des consolations. Or, si l'on tient compte des misères et des douleurs de la vie terrestre, qui pourrait se refuser à reconnaître que c'est un immense bienfait que d'espérer et d'être consolé?

Les croyances anciennes qui, on peut le dire, ont existé de tout temps dans le monde, sont au nombre de deux. La première, c'est l'existence de Dieu, c'est-à-dire d'une intelligence possédant toute science et souverainement puissante; qui a créé notre terre et tous les mondes répandus dans l'espace, qui les dirige, les soutient et les gouverne, soit dans leur repos, soit dans leurs mouvements relatifs; d'une intelligence qui donne, non-seulement la vie aux êtres qui habitent ces mondes, mais encore la faculté d'agir comme ils l'entendent, — à leurs risques et périls, bien entendu, — lorsqu'elle a jugé nécessaire de leur accorder la pensée et la volonté, et c'est ce qui a été fait pour l'espèce humaine.

La seconde des anciennes croyances que j'ai en vue en ce moment, c'est l'immortalité de l'âme ; de cette âme dont Dieu a fait don à l'homme, à l'aide de laquelle nous sentons, nous pensons, nous nous instruisons, nous aimons ; de cette âme qui aspire à un avenir qui ne saurait être arrêté par la crise de la mort ; parce que, d'une part, elle a soif de se retrouver avec ceux qu'elle a affectionnés dans ce monde, — et qui de nous n'a pas aimé ici-bas ?— parce que, d'autre part, l'âme comprend com-

bien elle est encore imparfaite en quittant la terre, et qu'elle sent, dans les profondeurs de sa conscience, qu'il lui reste quelque chose à faire pour sortir de son état d'infériorité. Or il me semble que Dieu ne peut pas plus créer des êtres pour les laisser imparfaits, que les détruire après leur avoir permis d'atteindre la perfection ; et voilà pourquoi je crois à l'âme immortelle.

Nous parlerons, dans la suite, plus en détail de ces deux croyances. Continuons maintenant d'expliquer en quoi consiste le spiritisme, et disons ce qu'il renferme de nouveau relativement aux autres doctrines qui ont régné et qui règnent encore dans le monde.

Eh bien ! ce que le spiritisme nous apprend de plus que ces doctrines, c'est que les âmes de ceux qui ont vécu sur la terre, soit que nous ne les ayons pas connus personnellement, soit que nous les ayons connus et aimés, vivent auprès de nous, nous entourent, nous voient, nous protégent ; cherchent à nous détourner du mal et ne cessent de nous encourager au bien. Que, de plus, Dieu permet quelquefois à ces âmes, lorsque nous nous en sommes rendu dignes, soit par notre persévérance dans la bonne voie, soit par un sincère repentir après qu'il nous est arrivé de mal faire ; Dieu, dis-je, leur permet de se communiquer à nous, de nous soutenir, de nous éclairer par leurs conseils, de nous prouver que l'immortalité de l'âme n'est pas un vain mot, enfin de réjouir nos cœurs par la certitude qu'elles ont survécu à l'épreuve de la mort et qu'un jour nous pourrons nous réunir à elles. En outre, non-seulement ces communications versent un baume consolateur sur nos regrets personnels, mais elles répandent leur bienfait sur l'humanité tout entière, car elles étendent et accélèrent le progrès général, en nous faisant mieux connaître, par leurs enseignements, les œuvres et les lois de la création au triple point de vue matériel, intellectuel et moral.

Mais il est nécessaire que vous soyez avertis dès à présent que, dans le monde des Esprits, toutes les âmes

n'agissent pas comme celles dont je viens de vous parler ; et, à ce sujet, quelques explications sont indispensables. Pour peu que vous y réfléchissiez, vous comprendrez que, le monde des Esprits se composant, en partie du moins, des âmes de ceux d'entre nous que la mort fait disparaître de la terre, il doit y avoir dans ce monde, comme chez nous, du bon et du mauvais. Et, en effet, la mort ne fait autre chose que séparer l'âme du corps, et vous savez que celui-ci ne tarde pas à entrer en pourriture. Quant à l'âme, sa moralité reste exactement ce qu'elle était au moment de la mort : elle arrive donc dans l'espace bonne, si elle était bonne ; mauvaise, si elle était mauvaise : telle, en un mot, que ses propres œuvres l'ont faite, ce qui est de toute justice.

Vous voyez donc, par ces explications, que le monde des Esprits, au point de vue des moralités qui s'y trouvent, est une image fidèle du monde terrestre ; et, de même qu'ici-bas nous avons des fripons et des honnêtes gens, les premiers pouvant vous inspirer de mauvaises pensées et vous tromper, les seconds ne vous donnant que de bons conseils, de même les communications des Esprits peuvent être tantôt pernicieuses, tantôt fort utiles. Heureusement, si nous savons nous assujettir à être sages et réfléchis, nous avons les moyens de nous mettre à l'abri des unes et de profiter des autres. Ce n'est pas encore le moment de vous expliquer en quoi consistent ces moyens;nous ne sommes pas assez avancés dans l'étude de la science spirite pour que ce que j'ai à vous dire à ce sujet puisse vous être exposé de manière à porter ses fruits ; sachez patienter un peu, cela ne tardera pas. Mais il était nécessaire que dès à présent vous fussiez bien avertis que vous ne devez pas accueillir les yeux fermés tout ce qui pourrait faire l'objet des communications de certains Esprits. Dans leur monde, si semblable au nôtre au point de vue des moralités, il ne faut pas oublier cette sage maxime que la prudence est la mère de la sûreté.

Un second principe que le spiritisme nous enseigne

encore, et qui portera dans vos intelligences de grandes lumières sur les moyens par lesquels s'exerce la justice de Dieu, c'est que, après que les âmes ont été débarrassées par la mort de leur enveloppe corporelle, elles vont habiter des parties de l'espace plus ou moins épurées, et où elles sont plus ou moins heureuses suivant les mérites de chacune. Là, délivrées des entraves et des soucis du monde, les unes, celles qui ont persévéré dans le bien, tout en ne cessant pas de nous aider de leurs conseils, de nous couvrir de leur protection, continuent de s'instruire et de progresser, par la contemplation et la connaissance des œuvres du Créateur, qui se déroulent devant elles, avec une magnificence dont nous ne saurions avoir aucune idée ici-bas ; les autres, celles qui se sont laissé entraîner vers le mal, restent dans les régions inférieures plus épaisses et plus sombres, réfléchissent sur leur passé, regrettent le temps perdu et se repentent. Puis, lorsque ce repentir est devenu parfaitement sincère, Dieu, qui n'est pas impitoyable, au lieu de les laisser éternellement dans un état de torpeur, d'imperfection et de souffrance qui les accable, leur permet de recommencer leurs épreuves sur cette terre, et d'acquérir ainsi les mérites qu'elles n'ont pas su se procurer dans une existence précédente.

Ainsi, avant d'habiter les demeures destinées aux Esprits qui, par leur persévérance et leurs efforts, ont su atteindre la perfection, ou du moins s'en approcher suffisamment, les âmes reviennent à plusieurs reprises sur notre terre pour s'y instruire, pratiquer le bien, et réparer par de bonnes œuvres le mal qu'elles ont pu faire antérieurement à leurs semblables. Mieux elles se seront conduites dans ces divers passages sur la terre, qui ont reçu dans la doctrine spirite le nom de *réincarnations*, moins elles auront à recommencer. Si, au contraire, elles persévèrent dans le mal, si elles ne font pas des efforts suffisants pour se corriger, elles resteront impuissantes à s'élever plus haut et devront subir de plus fréquents et de plus pénibles retours ici-bas. Mais à qui la faute ? sinon à elles-mêmes. Et remarquez encore,

dans cette circonstance, la charitable justice de Dieu ! Car ce n'est pas pour se venger de ces êtres rebelles, ce n'est pas pour les faire souffrir, sans profit, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs semblables, que Dieu les envoie parmi nous et leur assigne cette même demeure que nous habitons tous, et où ils peuvent vivre aussi bien et, dans tous les cas, pas plus mal que chacun de nous : c'est uniquement pour leur donner les moyens de s'améliorer, de s'instruire, de progresser.

Je vous le demande à tous, où pourrait-on trouver une justice plus éclairée, plus paternelle que celle-là ? Une justice qui ne retire jamais rien de ce qu'elle a promis ; une justice qui, ayant accordé à l'humanité le don de l'espérance, non-seulement se souvient de ses promesses, mais assure à l'homme, en dépit même de la mort, le droit et les moyens d'espérer toujours? Cela n'est-il pas plus consolant, plus utile, plus divin, que les souffrances de ce feu qui, sourd aux cris du désespoir, aux supplications du repentir le plus sincère, de la soumission la plus complète, et peu soucieux des mansuétudes du pardon, ne sait répondre à toutes les prières que par des tortures impitoyablement éternelles ? Ah ! s'il devait en être ainsi de vos femmes, de vos maris, de vos pères, de vos enfants, de ceux que vous pleurez, de ceux qui vous restent et que vous aimez, vous tous qui m'écoutez, ne maudiriez-vous pas le caprice qui, en vous donnant une vie trop peu forte pour résister au mal, trop courte pour vous repentir, vous condamne d'avance à retrouver, perfectionnés dans le ciel, les bûchers terrestres de l'Inquisition.

Mais rassurons-nous, car Dieu n'est ni injuste, ni cruel. Il sait mieux que personne tout ce qu'il y a de faillible dans l'être qu'il a créé ; voilà pourquoi il lui est venu en aide en lui ouvrant les portes du repentir. Et l'on voudrait qu'après avoir quitté la terre, ce moyen de rachat restât à tout jamais sans efficacité ! On voudrait que cette porte n'eût été ouverte à la créature que pour l'enfermer dans ces horribles lieux où les supplices n'ont pas

plus de terme que de rémission ! Mais rassurons-nous, je le répète : les révélations spirites nous ont appris que les portes du repentir sont celles qui ouvrent aux âmes l'accès de notre terre, où viennent s'accomplir les épreuves réparatrices, où viennent s'obtenir les épurations qui succèdent à ces épreuves lorsque celles-ci ont été courageusement subies. Or j'ai la confiance que vous accueillerez d'autant plus volontiers cette conception de la justice de Dieu, que c'est précisément celle que nous mettons en pratique tous les jours.

N'est-ce pas ainsi, en effet, que nous agissons nous-mêmes envers nos enfants ? Lorsqu'ils ont été négligents pour faire leur devoir, lorsqu'ils n'ont pas bien étudié leur leçon, au lieu de les prendre aux cheveux et de les jeter dans le feu éternel, ce qui ne serait d'aucun profit ni pour eux, ni pour nous, nous leur disons : Mon ami, tu as fait le paresseux, tu as mal rempli ta tâche ; il faut recommencer, et tu recommenceras jusqu'à ce que tu l'aies bien faite ; alors tu pourras aller t'amuser. En attendant, au lieu de courir dans le jardin, dans la prairie ou dans les champs ; au lieu d'aller cueillir des fraises ou des champignons dans le bois, tu resteras prisonnier dans la chambre jusqu'à ce que tu aies réparé le temps perdu. N'avez-vous pas tous la conscience qu'en faisant ainsi, vous avez opéré avec sagesse, et surtout dans l'intérêt de l'enfant ? Eh bien ! Dieu, qui est bon père aussi, n'agit pas autrement. D'une part, au lieu de nous jeter dans l'ardente fournaise, qui nous ferait souffrir sans nous instruire et nous améliorer ; d'autre part, au lieu de nous permettre d'aller dans les régions heureuses du ciel, que nous n'avons pas encore méritées, il nous retient prisonnier dans celles de la terre jusqu'à ce que nous ayons bien appris notre leçon, jusqu'à ce que nous ayons bien fait notre devoir.

Mais il faut à toute doctrine qui s'occupe de l'être humain et de sa destinée une règle de conduite. Or, quant à la morale, le spiritisme n'en a pas d'autre que celle de tout le monde civilisé : c'est la morale du Christ, qui, de-

puis dix-neuf siècles, n'a pas donné lieu à une seule contradiction ; preuve évidente qu'elle est une émanation de Dieu. Car, quelle est l'œuvre d'homme qui, dans le long intervalle de 1900 ans, n'a pas dû subir des retouches et des corrections ? Or celle-ci les défie toutes ; on peut la nier et ne pas la suivre, on n'a jamais essayé de prouver qu'elle était contraire au bien de l'humanité, tant elle est, pour ainsi dire, empreinte du cachet divin. Elle est, d'ailleurs, comme le sont toutes les vérités éternelles, d'une extrême simplicité, et se résume en ceci : « Faites
» aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît ; ne fai-
» tes pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qui
» vous fût fait. »

Mais ici entendons-nous bien, et retenons tous qu'il ne s'agit, pour nous spirites, que de la morale du Christ telle qu'elle est sortie de sa bouche, dans son entière et primitive pureté, de cette morale où tout est compréhensible et a été compris, de cette morale où l'accès de la raison humaine ne doit être interdit à personne pour aucun fait, pour aucune parole, pour aucune conception ; car le Révélateur a déclaré qu'il n'y a rien de secret qui ne doive être connu, rien de caché qui ne doive être découvert et paraître publiquement ; et non de cette morale telle qu'elle a été interprétée, corrigée, dénaturée même, par les diverses sectes qui ont cherché à s'implanter sur la révélation du Christ et qui sont venues après elle. En fait de morale, les spirites s'en tiennent, je le répète, à celle qui est directement sortie de la bouche de Jésus, et ne vont pas au delà.

Nous avons plusieurs Eglises, vous le savez : l'Eglise Romaine, l'Eglise d'Orient, l'Eglise Anglicane et les diverses et nombreuses Eglises Protestantes. Toutes admettent la parole et la morale du Christ; du moins elles le déclarent. Or, comment se fait-il que de cette parole, de cette morale, qui sont si simples, ne soit pas sortie l'unité de croyance, mais au contraire de profondes divisions, des luttes acharnées, d'épouvantables intolérances ? C'est que là où touchent les hommes et leurs pas-

sions, là où ils veulent apporter des additions, opérer des retranchements, les choses les plus pures peuvent se corrompre, et, de vraies qu'elles sont dans leur principe, on les fait devenir factices et trompeuses dans les conséquences qu'on leur attribue. On veut faire mieux, dit-on : on cherche à rendre plus facilement assimilable le divin à la nature de l'homme. Est-ce que Dieu ne sait pas mieux que personne comment doivent être formulées les instructions qu'il adresse à celui-ci ? N'est-il pas,en vérité,fort singulier que, pour en venir en aide à nos conceptions, on substitue à des paroles parfaitement claires et précises, soit des contradictions, soit des dogmes obscurs, soit des mystères, avec injonction de ne chercher à comprendre ni les uns, ni les autres? Qui nous certifie, d'ailleurs, que ceux qui nous parlent ainsi ne veulent pas plutôt travailler pour leur profit personnel que pour le bien des autres? Les puissances sacerdotales surtout n'en ont-elles pas donné maintes fois la preuve? Mais mettons de côté les mauvais soupçons, supposons que leurs intentions soient bonnes et désintéressées: quelles garanties avons-nous qu'ils savent, sans risque de se tromper, comment il faut s'y prendre pour réaliser les améliorations qu'ils font miroiter à nos yeux, et qu'ils ne compromettront pas au contraire le bienfait déjà acquis? N'oubliez pas que, depuis longtemps, l'humanité a dit que souvent le mieux est l'ennemi du bien, et peut-être chacun de vous a-t-il pu l'apprendre un peu à ses dépens. Je ne vous dirai pas, toutefois, de vous abstenir complétement, car alors il n'y aurait plus de progrès ; mais je vous recommanderai d'agir toujours avec la plus grande prudence, même pour les choses de la terre ; quant à celles qu'on croit et qu'on déclare venir du ciel, vouloir perfectionner Dieu et sa parole, ce ne peut être, vous l'avez compris, qu'une orgueilleuse impiété. Aussi est-on allé jusqu'à se déclarer infaillible ! Chez eux, du moins, l'ambition a été logique jusqu'au bout.

Ici encore, je dois vous dire que le moment n'est pas venu de discuter ces questions dans tous leurs détails ;

nous y reviendrons quand notre instruction sera plus avancée, et vous verrez alors combien la parole du Révélateur est différente de celle des hommes. Mais il fallait, en vous disant que la morale du spiritisme est celle du Christ, vous bien avertir que nous ne voulons la prendre qu'à sa source, dans la parole même de l'Envoyé de Dieu, et non dans les instructions, les dogmes et les mystères, en un mot dans les œuvres d'hommes plus ou moins passionnés qui sont venus après lui, et qui, dans la suite des temps, ont tout au moins perdu de vue la mission qui leur était confiée. Comme je le disais plus haut, ils ont eu la prétention de mieux faire que le Christ, et ils n'ont réussi qu'à semer la division parmi les hommes. Ils ont oublié ce grand principe que, quand on accepte et qu'on s'appuie pour moraliser l'humanité sur un enseignement émané de Dieu, non-seulement on n'a pas le droit d'y toucher, mais on a le devoir de le maintenir dans toute son intégrité, dans sa pure essence, puisque cette essence est divine ; l'esprit d'orgueil et de domination peuvent seuls nous détourner de nous maintenir dans cette voie, et l'histoire ne l'a que trop démontré, comme je vous le ferai voir dans la suite.

Résumé. — Récapitulant maintenant les instructions qui précèdent, nous disons que les croyances du spiritisme sont les suivantes :

1° L'existence de Dieu ;

2° L'immortalité de l'âme ;

3° Les communications, soit écrites, soit parlées, soit inspirées, entre les morts et les vivants ;

4° Les réincarnations successives des âmes, revenant habiter cette terre jusqu'à ce qu'elles se soient suffisamment instruites et perfectionnées dans la science de l'utile et du bon.

Le tout s'appuyant, soit pour la conduite à tenir pen-

dant notre existence terrestre, soit pour les sentiments qui nous suivent dans les autres mondes, sur les préceptes de solidarité et de charité révélés par le Christ; car, ainsi que nous en trouvons la preuve tous les jours dans les communications spirites, ce n'est pas seulement sur cette terre, c'est aussi au delà du tombeau, que notre âme, si elle veut progresser, a reçu la mission de pratiquer ces préceptes.

Qu'une observation me soit permise avant de mettre un terme à cette conférence. J'ai cherché à vous donner une idée précise des principes de notre doctrine. Ces principes sont-ils contraires au maintien de tout ordre social ? sont-ils opposés à une saine morale? sont-ils en désaccord avec la nature de l'être humain? Non-seulement vous ne le pensez pas, mais je crois pouvoir affirmer que nos adversaires eux-mêmes, et ils sont nombreux, ne le pensent pas plus que vous. Aussi est-il permis de dire que des attaques de cette nature ne nous ont jamais été sérieusement adressées. Mais on ne nous a pas épargné les railleries, les quolibets, les persiflages de toute espèce ; on se moque de nous sans merci ; nous sommes traités de fous, d'hallucinés ; on nous prend en pitié ; peut-être même nous brûlerait-on, si la mode était encore aux bûchers : non par esprit de méchanceté, mais seulement comme passe-temps et en manière de continuer la plaisanterie. Quant à nos cervelles, elles sont arrivées au dernier degré de détraquement, et l'on nous considère comme parfaitement dignes de recevoir l'hospitalité dans les maisons de fous. Il faut que vous sachiez tout cela; que vous soyez bien avertis qu'en vous déclarant spirites, vous vous exposez à être souvent tournés en ridicule. Si vous êtes comme moi, toutes ces facéties ne troubleront ni votre sommeil, ni vos digestions. Mais ceux d'entre vous qui seraient trop impressionnables aux susceptibilités de l'amour-propre feront bien de s'approvisionner d'une dose suffisante de patience et de calme, et voici la manière de s'en servir, qui m'a presque toujours réussi. Disons d'abord que lorsque, par suite de l'étourderie de votre cuisinière, il vous arrive, en man-

geant, de trouver une trop forte pincée du sel qui a servi à saupoudrer un ragoût, il ne vous servirait de rien de vous fâcher. Vous éprouverez sans doute une sensation désagréable ; mais vous la ferez promptement disparaître en introduisant et promenant dans votre bouche une bonne gorgée de liquide, en en prenant deux, s'il le faut. Eh bien ! en présence des railleurs, usez d'un procédé analogue : ne vous fâchez jamais ; bornez-vous d'abord, en riant, à déverser sur eux une abondante douche de tranquillité ; vous verrez bien vite se fondre tout le sel de leurs prétendues mystifications. Puis, abondant dans leur sens, restant toujours calme, ayant même l'air de partager leur opinion et de vouloir suivre leurs conseils, priez-les, dans l'intérêt de votre instruction, qui peut-être a été fort mal dirigée, de vous faire l'exposition raisonnée de ceux des principes spirites qui leur paraissent inaceptables, et de vous énumérer les preuves sur lesquelles ils s'appuient pour vous détourner de les admettre à l'avenir. Or, comme ils ne savent rien de ces principes, car ils n'ont jamais lu un seul ouvrage spirite, et ils se font même gloire d'avoir ainsi préservé leur esprit de la contagion de l'idiotisme, soyez convaincus que vous les jetterez dans le plus grand embarras ; ils ne tarderont pas à s'apercevoir que votre tour pourrait bien être venu de vous moquer d'eux, et à comprendre que, pour rester toujours le maître dans une discussion, il faut en savoir long et très-long sur les choses que l'on critique. Ils continueront bien de vouloir plaisanter, ils essayeront de rire rose en dehors ; mais croyez qu'ils riront jaune et très-jaune en dedans. Enfin, en matière de rires, consolez-vous en pensant que le passage sur cette terre ne marque pas la fin de nos destinées, et que rira bien qui rira le dernier.

Mais la plus étonnante des plaisanteries, et à coup sûr la plus éloignée de la vérité, qu'on se soit permise contre le spiritisme, est celle qui consiste à présenter notre doctrine comme ayant pour but, un peu dissimulé peut-être, mais essentiel, de venir en aide au catholicisme, de faire tous nos efforts pour empêcher son ef-

fondrement, de fusionner avec lui, comme on dit en politique. Il faut reconnaître, s'il en était ainsi, que nous nous trouverions en présence d'un singulier problème. Car, d'une part, le catholicisme nous signale comme les suppôts de ce qu'il y a de plus mauvais en matière de diable, et, d'autre part, nous voudrions, nous, l'empêcher de sortir du vrai Christ. Il semble difficile, quand on est placé sur des chemins si divergents, qu'il puisse y avoir rencontre et entente. Ces accusations vous étonnent, je le vois, et je vous en félicite, car cela prouve que vous êtes encore jeunes. Mais quand les années auront jeté leurs neiges sur vos cheveux ; quand elles auront déposé sur vos épaules une forte dose d'expérience, vous comprendrez trop qu'il n'y a pas de stupidité, surtout quand elle frise la calomnie, qui ne puisse recevoir bon accueil chez la fine fleur de certaines bonnes âmes.

## Cinquième Conférence

### du 12 juin 1882

SOMMAIRE. — *Existence de Dieu*

Maintenant que nous sommes bien fixés sur les bases fondamentales de la doctrine spirite, que nous savons ce que nous devons penser à un point de vue général de chacune d'elles, entrons dans quelques détails à ce sujet, et faisons voir que ce n'est pas par caprice, par pure fantaisie, que nous acceptons ces diverses croyances, mais parce qu'elles donnent à la fois satisfaction, et aux indications de nos sens, et aux exigences de notre raison. Nous commencerons cet examen par ce qui se rapporte à l'existence de Dieu.

Nous nous trouvons placés sur un monde où nous sommes entourés de merveilles ; et, si nous n'avions pas

l'habitude de vivre côte à côte avec elles depuis notre naissance, si cette habitude ne nous portait pas à les considérer comme des choses très-simples et très-naturelles, nous en serions grandement éblouis.

Pour vous en convaincre, supposez un instant que vous êtes né dans un cachot profondément obscur, ne recevant jamais la lumière du jour; situé dans un lieu désert, où ne pénètrent pas les bruits du dehors; que vous avez ainsi grandi dans l'ombre la plus épaisse, dans le silence le plus complet; qu'ensuite, après être sorti de l'état d'enfance, après être entré dans l'âge de raison et de réflexion, votre prison s'ouvre tout à coup et que vous vous trouvez placé au milieu d'une belle campagne. Quels ne seront pas, je le demande, vos étonnements! Vous qui n'avez vécu jusque-là que dans une obscurité continuelle, ne serez-vous pas surpris au plus haut degré de ce passage alternatif du jour à la nuit et de la nuit au jour, de cet immense fanal, de ce soleil qui tantôt se cache et tantôt se montre? Vous qui n'avez connu que le silence, que penserez-vous du bruit de la rivière, du sifflement du vent, des chants et des cris des animaux, de la voix de l'homme! Au lieu du sol plat et uni sur lequel vous marchiez dans votre prison, quel effet ne produiront pas sur vous les montagnes, les collines, les vallées, se succédant les unes aux autres avec des pentes plus ou moins fortes! Placé jusque-là dans une entière solitude, sans aucun objet, sans aucun être auprès de vous, ne serez-vous pas prodigieusement étonné à la vue des arbres grands et petits, des plantes de nature diverse, des animaux qui volent dans l'air, qui marchent ou courent sur la terre; des hommes faits à votre image, qui se rapprochent ou s'éloignent de vous? Enfin, vous qui n'avez pas encore su ce que sont les couleurs, comment ne seriez-vous pas éblouis à la vue de la voûte azurée du ciel et du tapis vert si varié de la terre, à la vue des brillantes fleurs qui, disposées en bouquet, réjouissent le cœur des jeunes filles; à la vue des fruits qui, mis en provision, font le bonheur de la prévoyante ménagère! Mais ce qui vous étonnera encore plus que

toutes ces choses extérieures à votre personne, c'est ce qui se passera à l'intérieur de vous-même; ce seront les premières lueurs de votre intelligence commençant à se montrer; ce seront vos propres sensations, jusqu'alors endormies, s'éveillant tout à coup, se multipliant de plus en plus par l'exercice de vos yeux, de vos oreilles, de tous vos sens mis en présence du monde et en participation avec lui. Ne serez-vous pas tenté, en effet, de vous demander comment vous, qui, dans votre prison, n'ayant rien vu, rien touché, rien entendu, ne saviez pas ce que peut être une pensée; comment, dis-je, subitement et sans interruption, tout ce que vous verrez, tout ce que entendrez, tout ce qui vous touchera, fera naître en vous une pensée nouvelle?

J'avais donc raison de dire que nous sommes entourés de merveilles, et que, si nous ne savons pas les apprécier à leur juste valeur, c'est que l'habitude en efface le prestige dans notre esprit. Mais il suffit d'un peu de réflexion pour que nous en comprenions toute l'importance, et que nous leur accordions sans réserve le tribut d'admiration qu'elles méritent. Or, ces merveilles, qui est-ce qui a pu les créer? car elles existent. Ce n'est pas l'homme, à coup sûr, puisque, en venant au monde, il les trouve toutes faites; ce n'est pas l'homme, puisqu'il a besoin de les étudier pour les connaître, et que, s'il les avait créées, il les connaîtrait; tandis que, malgré ses études, il y en a encore beaucoup dont il ignore les causes. Et cette intelligence dont se sert la créature, soit pour diriger ses propres œuvres, soit pour arriver peu à peu à posséder la connaissance de celles de Dieu, est-ce bien elle qui se l'est donnée? Hélas! pour se convaincre du contraire, il suffit de constater combien est peu de chose la raison de l'enfant qui vient de naître. D'ailleurs, quand on connaît la nature humaine et ses exigences, toujours avides de posséder le plus possible, on peut être certain que, si l'homme avait été chargé de se donner à lui-même son intelligence, celui-ci, obéissant avec entraînement à cette pensée, que charité bien ordonnée commence par soi-même, n'aurait pas manqué de s'adjuger une magnifique

part, et, comme tout le monde aurait voulu en faire autant, il s'en serait suivi que nous ne devrions avoir sur cette terre que de grands génies; tandis qu'en réalité nous y comptons, vous le savez bien, bon nombre de cerveaux qui marchent souvent de travers, ou qui du moins n'ont pas encore appris à marcher bien droit.

Ainsi, vous le voyez, ce n'est pas l'homme qui a créé la terre et les autres astres, il les a trouvés tout faits ; ce n'est pas lui qui a introduit son âme dans ce monde, elle y est venue sans qu'il sache comment; ce n'est pas lui qui s'est adjugé la faculté que possède cette âme d'être intelligente, faculté qui fait de l'homme le roi de la création terrestre. Toutefois, ne le perdez pas de vue, cette intelligence n'est nullement parfaite; elle est seulement perfectible. Or, si l'être le plus élevé ici-bas, soit en raison, soit en puissance, n'a pu rien créer de ce qui est en lui et autour de lui, ne faut-il pas admettre que c'est une intelligence bien supérieure à la sienne, beaucoup plus habile, beaucoup plus riche en science, beaucoup plus ancienne, beaucoup plus puissante que celle de l'homme, qui a procédé à cette grande œuvre de la création. Cette intelligence supérieure, de laquelle tout provient, c'est celle que nous appelons Dieu. S'il est vrai, comme nous le répétons tous les jours, qu'à l'œuvre on connaît l'ouvrier, et si nous constatons en même temps que l'œuvre de la création est au-dessus et bien au-dessus des forces de l'homme, il faudra bien, n'est-il pas vrai, qu'il y ait un autre ouvrier plus grand, plus entendu que lui, qui l'a faite? Et c'est ainsi qu'à moins d'y mettre de l'obstination, ou d'avoir perdu le sens commun, nous sommes obligés de reconnaître l'existence d'une raison supérieurement savante et puissante : l'existence de Dieu.

Eh bien ! mes amis, ce bon sens que vous possédez tous, je l'espère, et qui, sur cette grande question de l'existence de Dieu, est si bien d'accord avec vos sentiments, ce bon sens, dis-je, il y a des hommes qui l'ont complétement perdu; non pas par faiblesse d'esprit, — ils

sont au contraire malins et perfides, — mais parce que, d'une part, ils veulent satisfaire leurs mauvaises passions sans être punis, et qu'ils ne le seraient pas en effet s'il n'y avait pas de Dieu ; parce que, d'autre part, ils sont tellement enflés d'orgueil, qu'ils ne peuvent pas supporter l'idée qu'il puisse y avoir une intelligence supérieure à la leur. Ils reconnaissent d'ailleurs, et il serait difficile qu'ils admissent le contraire, que l'homme, qui est la dernière œuvre de la création, n'a pas pu faire les autres, puisqu'elles existaient avant lui ; mais, comme il faut qu'à tout il y ait une cause, quand on leur demande quelle peut bien être cette cause, qui, d'après eux, n'est ni Dieu ni l'homme, ils répondent avec une imperturbable assurance que c'est le hasard. Quant à nous dire ce qu'est le hasard, ils se gardent bien de passer leur temps à nous l'apprendre ; quant à nous expliquer comment et pourquoi le hasard est une force, ils n'y pensent pas ; et cependant, s'il n'en est pas une, il n'a pu rien créer ; il n'est pas, en effet un seul d'entre vous qui ne sente dans les replis de sa conscience que, sans force, il lui serait impossible de produire le plus petit effet. Y a-t-il une maîtresse de maison qui, voyant une poule pondre un œuf s'imagine que cet œuf est l'œuvre du hasard ? Mais, s'il en était ainsi, elle n'aurait rien de mieux à faire que de supprimer tous les coqs de sa basse-cour. Et, si de cet œuf elle veut faire un poulet, qui de vous ira lui conseiller de le livrer au hasard plutôt que de le confier à une bonne couveuse ? Enfin, laissez au hasard le soin de vous apporter à boire et à manger, et, après deux ou trois jours de ce régime, vous viendrez me donner des nouvelles de votre estomac. Lorsque notre instruction spirite sera plus avancée, nous reviendrons sur ce sujet, qui constitue la doctrine dite *du matérialisme*, et nous le compléterons. Déjà je vous en ai entretenu dans la troisième conférence, et j'espère vous convaincre de plus en plus de tout ce que cette doctrine renferme de dangereux, d'hostile, de mortel pour l'humanité, au physique et surtout au moral.

En attendant, et avant de terminer, permettez-moi de

vous présenter une comparaison facile à saisir, et qui vous fera comprendre comment les hommes qui ne veulent pas se rendre à la vérité, et qu'aveugle leur amour-propre, se servent du mot *hasard* pour ne pas s'avouer subordonnés. Vous avez tous pratiqué, ou tout au moins vu jouer le jeu de boules. Une partie est engagée entre Pierre, qui est très-fort, et qui a souvent fait ses preuves, et Paul, qui est passablement maladroit et en même temps très-vaniteux. Ce dernier joue et manque le but. Pierre joue à son tour et gagne. Toutes les personnes qui assistent à la partie diront que c'est Pierre qui est vainqueur. — Mais pas du tout, répondra Paul en haussant les épaules ; ce n'est pas Pierre qui a gagné, c'est le hasard, et, non content d'être maladroit, il se fera menteur. Tous les spectateurs penseront que c'est Pierre qui, au moment de jouer, a ramassé sa boule. — Détrompez-vous, dira Paul ; c'est le hasard qui l'a mise dans sa main. Tout le monde sera convaincu que c'est Pierre qui a donné la direction convenable à la boule en la lançant. — Mais vous avez donc tous la berlue, s'écriera Paul ; comment n'avez-vous pas vu et compris que c'est le hasard seul qui a opéré ? Enfin, comme il ne suffit pas que la boule soit lancée dans une direction convenable ; qu'il faut, en outre, qu'elle roule avec une certaine vitesse pour s'arrêter au point voulu, vous vous imaginerez que la direction et la vitesse de la boule sont le fait de la volonté de Pierre ; mais Paul n'aura pas assez de poumons pour vous crier : Non, mille fois non ! Pierre n'est pour rien dans tout ceci ; c'est le hasard, le hasard seul qui a tout fait. Quant à vous donner des preuves de ses affirmations, n'espérez pas que Paul soit en état de vous en administrer une seule.

Eh bien ! vous dirai-je maintenant, vous pouvez comprendre, par l'exemple de Paul, ce qui se passe dans le cœur endurci de ceux qui se disent matérialistes ; de ces hommes tout au moins aveugles, s'ils ne sont pas pervers, qui voudraient soustraire l'œuvre si admirable de la création à la puissante science de Dieu, pour l'attribuer à tout ce qu'il y aurait d'incohérent, d'obscur et sur-

tout de souverainement injuste, dans les incompréhensibles manœuvres du hasard.

## Sixième Conférence

du 13 août 1882

---

### Immortalité de l'Ame

Sommaire : *Nous n'avons d'autres moyens ici-bas d'apprécier ce que peut être la destinée des existences terrestres qu'en cherchant à nous rendre compte de la nature de leurs fonctions. Toute individualité qui n'a pas reçu la mission de progresser ne peut avoir qu'une utilité stationnaire et terrestre. Mais l'âme humaine, essentiellement et universellement progressive, est immortelle.*

Il est une question qui, maintes fois sans doute, s'est présentée à chacun de nous ; qui, consciemment ou inconsciemment, se reflète dans un grand nombre d'institutions sociales; qui figure comme dominante dans toute idée religieuse, et c'est assez dire combien elle est immanente dans le cœur de l'homme; Cette question, qui se rattache, directement et inévitablement, à notre croyance en l'immortalité de l'âme, consisterait à déterminer, puisque notre passage sur la terre est de si courte durée, ce qu'a pu être la situation de cette âme dans le passé, ce qu'elle pourra être dans l'avenir.

Constatons d'abord que, chez les autres êtres de la création terrestre, la question des existences antérieures ou futures a pour nous un intérêt le plus souvent nul, et dans tous les cas fort secondaire. Ainsi, dans les minéraux et les végétaux, privés du principe intelligent, les évolutions vitales doivent évidemment se borner à

celles que nous observons ici-bas. Là où toute chose est exclusivement et fonctionnellement terrestre, il m'est non-seulement impossible, mais interdit de concevoir la vie en dehors des éléments et des fonctions mêmes de la terre. Arrêtons-nous sur cette pensée, qui est, je crois, de nature à nous dévoiler quelques secrets.

Veuillez un instant porter votre attention sur ces êtres, plus ou moins analogues à nos pierres et à nos plantes, qui peuvent se trouver dans les autres mondes. Comment y seront-ils matériellement et vitalement organisés? Ce ne pourra être évidemment qu'en raison des constitutions respectives de ces mondes; et, plus les constitutions seront diversifiées, soit au point de vue des matières qui les composent, soit au point de vue des climats qui y règnent, plus aussi devront l'être les formes et les substances minérales et végétales appartenant à ces mondes. Remarquez d'ailleurs que ce que je dis ici n'est pas une vaine supposition, mais une dépendance logique de ce que nous observons sur notre propre globe. Ne savez-vous pas en effet que, dans les landes et sur les dunes, dont le sol est exclusiblement sableux, la végétation se réduit à un petit nombre de plantes tout à fait spéciales; que, dans les terres humides, les plantes tourbières peuvent seules se développer; qu'enfin les arbres des régions chaudes, situées entre les tropiques, n'ont plus leurs représentants dans les plaines glacées du Nord? Ne savez-vous pas que la culture naturelle de la vigne n'est plus possible, si l'on remonte trop haut vers le pôle ; qu'il en est de même du blé et de presque toutes les espèces végétales? Or si, même sur notre globe, à cause des différences qui existent dans la substance du sol et dans le climat, il est interdit à nos plantes de s'établir en tous lieux, à plus forte raison est-il permis de prévoir qu'il en sera ainsi pour des mondes qui, à coup sûr, ne peuvent être que très-différents du nôtre. Comment admettre, en effet, si l'on veut bien avoir égard à l'incessante variété qui règne sur notre terre, que tous ces mondes ont été coulés dans le même moule ; qu'ils ont reçu des constitutions intrinsèques identiques ; que Dieu, si puissant,

n'a jeté qu'un même type de création dans l'immense univers ; qu'il a, pour ainsi dire, nié le progrès, en ne faisant partout que des œuvres constantes, uniformes, toutes semblables à elles-mêmes ? Mais, pour concevoir de telles pensées, il faudrait d'abord avoir oublié que Dieu a maintes fois renouvelé la surface de notre propre terre, et que chaque fois le mobilier végétal s'est montré différent, du moins en partie, sur les mêmes lieux. Il faudrait, en second lieu, ignorer que, sans sortir de notre système planétaire, nous constatons dans les éléments de ce système les plus énormes disparates ; que le volume du plus petit de ces astres, Mercure, n'est que la vingtième partie de celui de la terre; tandis que celui de Jupiter est égal à 1390 fois celui de notre globe ; que si la rotation diurne des quatre planètes, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, ne varie que de 23$^{h}$ 21' à 24$^{h}$ 37', cette rotation se réduit à 9$^{h}$ 55' pour Jupiter, et à 10$^{h}$ 30' pour Saturne; qu'enfin, s'il faut 365 jours pour compléter notre année terrestre, 88 suffisent pour accomplir celle de Mercure; mais, par contre, il en faut 4333 à Jupiter pour arriver au terme de la sienne, qui se trouve ainsi avoir douze fois la durée de la nôtre. Puis, pour les planètes plus éloignées que Jupiter, cette durée de l'année ne cesse d'augmenter, et finit par atteindre l'énorme chiffre de 60127 jours lorsque nous arrivons à Neptune, qui est la dernière de celles que nous connaissons. J'ajoute, dans le but de faciliter vos conceptions, que cela revient à dire qu'entre le commencement et la fin d'une des années de Neptune, il s'en est écoulé 165 des nôtres.

En présence de différences si prodigieuses, en présence d'astres dont le dernier est 77 fois plus éloigné du soleil que le premier ; dont le plus gros est 25741 fois plus volumineux que le plus petit ; dont les uns ont des jours de 24 heures et les autres de 10 heures seulement ; dont la durée de l'année enfin varie de 88 jours à 60137, comment pourrait-on conserver la pensée qu'avec des éloignements du soleil si divergents, qu'avec des vitesses de rotation sur eux-mêmes et de translation dans l'espace si disparates ; comment, dis-je, conserver la pensée

que tout doit être semblable sur ces globes, que tout doit s'y produire identiquement ; que toutes les vies, toutes les constitutions végétales, doivent être l'exacte reproduction de celles que nous observons sur la terre ? Il y aurait évidemment folie à soutenir une telle opinion.

Concluons donc, si nous voulons rester, sinon dans le vrai, car qui peut se flatter de connaître la vérité sur toutes ces choses? du moins dans ce qu'il y a de probable; concluons que chaque globe doit avoir son mobilier spécial, indispensable pour lui dans sa substance et dans ses formes, mais tout à fait inutile et plutôt contraire pour les autres. Dès lors, quel rang pourraient occuper dans les nécessités de la création, et par quels moyens d'ailleurs pourraient s'effectuer d'un monde à l'autre les migrations de ce mobilier que n'anime aucun principe spirituel et où tout est matière; de ce mobilier admirablement placé où il se trouve, mais fort discordant partout ailleurs, et par conséquent ou stérile ou pertubateur? Il n'y a donc pas, pour ces sortes d'êtres, d'autre vie que celle qui commence et se termine sur le globe même où la main créatrice les a placés.

Quant aux animaux, un certain doute pourrait être permis à leur égard ; parce que, indépendamment de leur enveloppe corporelle, qui doit rester à la terre, il y a chez eux un principe intelligent qui pourrait, comme cela a été imparti à l'âme humaine, être susceptible de voyager dans l'espace, d'aller d'un monde à l'autre. Je connais certains hommes, ennemis de l'inaction et qu'agite la passion d'aller sans cesse en avant, qui, prenant la balle au bond, se contenteront fort bien de ce que je viens de dire pour admettre sans difficulté les pérégrinations du principe spirituel de l'animal. Mais, de ce qu'un fait rentre dans l'ordre des choses possibles, il ne s'ensuit pas qu'il doit nécessairement et fatalement avoir lieu ; et il faut, surtout quand ce fait ne semble pas devoir se présenter dès l'abord comme absolument indispensable, il faut, dis-je, avant d'admettre sa réalisation, s'enquérir des nécessités, des rationalités qui justifient celle-ci. Procédons à cet examen.

Lorsqu'on cherche à se rendre compte de ce qu'est le principe intelligent chez l'animal, — et je prendrai volontiers pour type l'espèce canine, chez laquelle ce principe paraît plus développé que chez beaucoup d'autres, — il est incontestable que nous trouvons chez le chien de précieuses qualités de fidélité et de dévouement pour son maître, en même temps que des sentiments de vive répulsion contre ceux qui ont maltraité ou ce maître ou lui-même. On y trouve aussi des preuves d'actes réfléchis, des témoignages certains que toutes les résolutions prises ne sont pas la conséquence exclusive des entraînements de l'instinct. A cet égard, on ne saurait le nier, l'intelligence de l'animal possède des facultés réellement semblables à quelques-unes de celles qu'on observe dans l'intelligence de l'homme.

Mais, s'il y a quelque chose de commun entre elles, il y a aussi des différences de l'ordre le plus élevé. Chez l'animal, en dehors des influences, très-limitées d'ailleurs, que l'homme peut exercer sur lui, et dont les résultats s'effacent promptement dès que ces influences cessent d'agir ; chez l'animal, dis-je, rien de ce qu'il y a en lui d'intelligent ne change avec le temps, rien ne s'améliore dans les actes et les aptitudes. Les générations se succèdent toujours semblables à elles-mêmes, munies d'héritages spirituels qui ne connaissent ni le gain, ni la perte. Les magasins d'approvisionnement de la fourmi, les ruches de l'abeille, les toiles de l'araignée, les habitations des castors, les nids des oiseaux, les cocons des insectes, etc., sont aujourd'hui ce qu'ils ont toujours été. L'animal use des choses de la terre telles que la nature les a faites ; mais il ne sait pas les transformer dans le but de rendre cet usage plus commode, plus avantageux pour lui. Il se sert de ce qui est ; mais, quant à prévoir comment il pourrait le modifier, quant à comprendre ce que pourrait devenir plus tard sous une nouvelle forme ce qui existe aujourd'hui dans un certain état, il n'en a aucune conscience ; chez lui, l'idée du progrès est complétement nulle ; aucune de ses facultés, aucun de ses actes, aucun fait, ne nous autorise à admettre que cette

idée supérieure soit en sa possession. Tel est le caractère essentiel de sa constitution spirituelle. Or il faudra bien tenir compte de cette condition de son existence actuelle, si nous voulons sainement apprécier ce qu'elle a pu être dans le passé, ce qu'elle pourra être dans l'avenir. Il est impossible,en effet,que le chaînon terrestre de l'animalité ne vienne pas prendre sa place naturelle dans cette étude de la succession des temps, des états et des vies.

Passons maintenant à l'être humain. Dans les mains de l'homme, au contraire, tout se modifie, s'améliore, se perfectionne. Les pierres, les bois, les métaux, les matières filiformes, textiles, coriacées, subissent d'incessantes transformations pour donner satisfaction, soit à nos besoins les plus impérieux, soit à nos désirs les plus futiles. Tandis que l'homme primitif n'a pu se déplacer qu'à la surface des continents, il voyage aujourd'hui sur toute l'étendue des mers ; il a même fait d'heureuses tentatives pour s'élever dans les airs, et il est peut-être à la veille de les parcourir en tous sens. Obligé, au début, de porter les fardeaux sur ses épaules et de faire usage de ses jambes, il n'a pas tardé à remplacer ces moyens pénibles par le dos et les jambes de l'animal. Puis il a eu l'idée de substituer aux aspérités, aux grandes déclivités du terrain, des surfaces plus unies, des pentes plus douces ; il a établi des routes. Cela fait, il a construit des véhicules qui lui ont permis de mieux utiliser les forces animales ; puis encore il a inventé les chemins de fer, à l'aide desquels il lui a été possible de remplacer ces premières forces par celle de la vapeur, beaucoup plus puissante, mais surtout plus rapide.

Sur l'élément liquide, l'homme n'a eu d'abord d'autre ressource que celle de la natation ; mais, mettant bientôt à profit ses observatious sur la forme de certains oiseaux qui se maintiennent et avancent sur l'eau, il a construit, par imitation, des coques en bois, des barques dans lesquelles il s'est placé et auxquelles il a donné un mouvement, qu'il a su diriger suivant ses besoins,

à l'aide de ses bras armés d'avirons ; plus tard, il a eu l'idée de tendre des voiles pour recevoir les souffles de l'air et en tirer profit pour ses transports ; enfin il est parvenu à échapper en grande partie aux caprices des vents en utilisant sur les eaux cette même vapeur qui lui rend sur terre de si grands services.

Je pourrais ajouter un grand nombre de témoignages à ceux que je viens d'indiquer ; je pourrais vous citer cette suite de progrès qui ont amené l'homme à substituer aux cavernes primitives qui lui ont servi d'abri, d'abord la cabane faite de bois, de terre et de feuillages ; puis les maisons en pierre, puis nos somptueux palais. Je pourrais signaler les prodiges de l'électricité, que nous avons contrainte à transporter, en un petit nombre d'heures, notre pensée d'un monde à l'autre. Je pourrais aussi vous dire les incessantes merveilles des arts et de l'industrie ; mais les détails ci-dessus exposés me paraissent très-suffisants pour avoir fait pénétrer dans vos esprits les convictions suivantes, savoir : que, dans l'ordre de la création, Dieu a voulu que la part d'intelligence accordée à l'animal, très-inférieure à celle qu'il a dévolue à l'homme, restât à tout jamais confinée dans les limites qu'il lui a imposées à l'origine, qu'elle se maintînt dans un état complétement stationnaire ; tandis que le caractère essentiellement distinctif de l'âme humaine est celui d'une incessante progressivité, au triple point de vue matériel, intellectuel et moral.

Or je comprends très-bien, dans ce dernier cas, non-seulement l'utilité, mais la nécessité de migrations destinées à développer chez une âme toujours perfectible la connaissance des œuvres de Dieu; car ces œuvres ne sont pas toutes cumulées dans le monde où elle vit actuellement; elles sont, au contraire, diffusées dans tout l'univers. Mais ce que je cesse de comprendre, c'est qu'il puisse se trouver une utilité quelconque dans les déplacements d'une intelligence dont les facultés sont bornées à ce point que, même sur le globe qu'elle habite, toute connaissance réfléchie des œuvres de Dieu et, par suite, tout progrès,

lui sont interdits. Quel profit pourrait-il y avoir à son transport dans un autre monde ? Aucun pour elle, assurément, puisqu'elle ne saurait progresser ; aucun pour les habitants de cet autre monde, puisqu'elle leur apporterait une constitution en désaccord avec la leur propre, ce qui ne pourrait produire que des conflits et non l'harmonie. Mais il cesse d'en être ainsi pour l'âme humaine, qui, en vertu et par le fait agissant de sa perfectibilité même, doit avoir reçu une organisation propre à s'adapter à celles de tous les mondes, à se trouver toujours en accord avec elles et non en opposition. N'est-il pas évident que, sans cela, il y aurait divergence et incompatibilité entre le but prévu par le Créateur et imposé à la créature, et les moyens propres à conduire celle-ci vers sa destinée ? En un mot, si je crois à la nécessité que toutes les habitations soient ouvertes à des âmes qui ont reçu la faculté d'acquérir tous les perfectionnements, je cesse de comprendre l'utilité des déplacements pour celles qui sont dans l'impuissance de progresser. La destinée de celles-ci se borne à l'accomplissement d'une mission temporaire et locale, au delà de laquelle il n'y a plus ni conscience et responsabilité pour le passé, ni devoirs pour l'avenir. La faux de la mort a rompu non-seulement toutes les adjonctions, mais tous les liens.

Si je n'avais à ménager le trop faible contingent des conceptions qu'il m'a été possible de vous inculquer jusqu'à présent sur les questions du spiritualisme, ce serait ici le lieu de vous donner des explications sur ces migrations que font les âmes d'un monde à l'autre. Vous ne seriez pas médiocrement surpris d'apprendre qu'au sujet de ces choses qui nous paraissent si obscures, et qui, dans tous les cas, se passent si loin de nous, il en est quelques-unes dont la raison de l'homme est parvenue à comprendre la nécessité, en étudiant avec une persévérante attention les analogies ou les contrastes qu'elles peuvent, qu'elles doivent avoir avec celles de la terre. Ainsi, dans quelque temps, vous serez en mesure de comprendre pourquoi il eût été complétement inutile d'attribuer un corps à l'âme, lorsqu'elle habite dans l'espace,

et pourquoi, lorsque cette âme veut entrer en communication avec les âmes de la terre qui ont un corps, elle ne peut le faire qu'en empruntant momentanément un corps humain tellement constitué qu'il lui est permis d'agir sur lui avec plus ou moins de puissance. Vous comprendrez aussi pourquoi, lorsque l'âme, quittant l'espace, doit aller habiter un monde matériel, il est de toute nécessité qu'elle s'unisse à un corps constitué en rapport nécessaire avec la matérialité de ce monde. Vous comprendrez enfin pourquoi ce corps doit infailliblement passer par la période de l'enfance, et ne saurait dès le début posséder toutes ses énergies viriles. Peut-être trouverez-vous qu'il y a quelque présomption, à moi, à vous annoncer que la lumière se fera sur tant de choses qui, au premier abord, peuvent paraître impénétrables. Mais ne perdez pas de vue, et vous en avez eu de nombreux exemples, que la raison de l'homme, lorsqu'elle est bien dirigée, peut atteindre à un haut degré de puissance; ne perdez pas de vue, en second lieu, que, pour nous spirites, les communications des Esprits sont une source féconde d'instructions, aussi éclatantes qu'inattendues. Sachez donc attendre, mais en même temps réfléchir, et vous verrez bientôt grossir le faisceau de vos connaissances.

Rentrons maintenant dans notre sujet et complétons-le par l'examen d'une question qu'il est d'un grand intérêt d'élucider.

On me demandera sans doute ce que peut devenir, au moment de la mort, le principe spirituel dont l'animal a été doté ? S'il est vrai, comme nous croyons l'avoir établi, qu'il ne va pas habiter d'autres mondes, faut-il croire qu'il disparaît, qu'il s'anéantit ? Non, non, répondrons-nous; dans la doctrine spiritualiste, rien ne va au néant. Mais tout, sauf l'âme humaine, éternellement persistante comme l'est sa mission de progrès, tout change, se désorganise, se transmute pour porter ailleurs ses utilités. Voyez un collier formé par la réunion de pierres précieuses; vous savez bien que, si les liens qui les unissent

les unes aux autres viennent à se rompre, aucune d'elles n'aura rien perdu de sa valeur. Sans doute leur assemblage ne se présentera plus à vos yeux à l'état de collier; mais chacun des éléments qui constituaient celui-ci aura conservé sa valeur intrinsèque tout entière; aussi pourrez-vous admirer ses éclatants scintillements, soit sur les ondoyantes chevelures, soit sur les blanches mains, dont elles ornent la beauté féminine sans l'éclipser. Par le fait de la mort du corps, la mission *terrestre* d'un être, quel qu'il soit, est terminée. Les diverses conjonctions, soit spirituelles, soit matérielles, qui lui ont été attribuées en vue de cette mission, se dénouent; les forces spéciales qui lui permettaient de l'accomplir se retirent. Cela n'est-il pas naturel, puisque cette mission a pris fin? D'un autre côté, les combinaisons matérielles se décomposent, comme nous le voyons tous les jours sur les dépouilles animales de toute espèce; de l'autre, celles du principe intelligent, l'âme humaine exceptée, se désagrégent; elles rendent ainsi leur liberté aux éléments spirituels, qu'elles ont tenus jusque-là attachés à l'accomplissement d'une œuvre déterminée quant à son objet et à sa durée, et leur permettent, comme nous l'avons déjà dit, d'aller porter ailleurs leur utilité, suivant les desseins de la Suprême Sagesse. Enfin la force préposée à la vivification de la matière, n'ayant plus rien à faire, rentre dans la masse commune. En un mot, à la mort de l'animal, tout se défait; mais rien ne se perd, car tout retourne, à l'état d'élément utilisable, soit dans le domaine spirituel, soit dans celui de la matière. Mais, à la mort de l'homme, il y a une chose qui ne se dissout pas, c'est son âme ; et non-seulement elle ne se dissout pas, mais elle vit; et non-seulement elle vit, mais elle pense et progresse, accomplissant cette éternelle mission qui la dirige vers la perfection et l'en rapproche sans cesse. Elle sent ainsi s'amplifier l'exercice de ses facultés et grandir l'ineffable trésor des joies introublées qu'en récompense de ses efforts déverse sur elle la connaissance de plus en plus approfondie des desseins de Dieu et de ses œuvres. N'est-ce pas, en effet, dans cette connaissance que se trouve le siége de toutes les harmonies et, par conséquent, de toutes les sérénités spirituelles?

Ce qui a pu nous jeter dans l'incertitude sur toutes ces questions et nous maintenir dans l'illusion à leur égard, c'est que, soumis à cette force de l'habitude, que nous ne savons pas assez combattre par la réflexion, nous nous sommes laissé entraîner à attribuer à tout ce que nous considérons comme principe intelligent de trop grandes analogies avec l'âme humaine ; de sorte que, parce que celle-ci survit au corps, parce qu'elle conserve son individualité, parce qu'elle ne perd pas la conscience du *moi,* nous avons été naturellement conduits à penser qu'il devait en être, sinon exactement, du moins à peu près de même, pour tous les êtres doués d'intelligence. Nous avons oublié que ce n'est pas par quelques similitudes assez secondaires qu'il faut juger et classer les choses, mais par ce qu'il y a de plus essentiel dans leurs fonctions, par la plus ou moins grande puissance de leurs facultés. Or, à cet égard, quelles grandes différences ne constatons-nous pas entre les âmes animales et celle de l'homme ? Les premières, irrévocablement stationnaires ; la seconde, essentiellement progressive. Les premières ayant sans doute tout ce qu'il faut pour leurs rapports avec l'être humain, mais ne pouvant pas aller au delà ; la seconde, infiniment mieux dotée, possédant tout ce qui est nécessaire pour entrer en relation avec la création tout entière, pour participer, sans discontinuité et sans terme, à la réalisation du progrès, pour s'élever enfin à l'idée supérieure de la connaissance de Dieu. Cela ne dit-il pas tout ? Dans ces conditions, ne serait-ce pas une superfluité de laisser subsister au delà de sa mission un être qui, créé sans évolution progressive, n'a plus rien de nouveau à accomplir ? D'un autre côté, puisqu'en vertu de son universelle perfectibilité, dont l'immortalité est le corollaire obligé, l'âme humaine est évidemment appelée à remplir d'autres missions que la mission terrestre ; parce que, en outre, c'est par elle-même, par ses efforts, par sa libre et volontaire persisance, qu'elle réalise le progrès, n'est-il pas nécessaire et souverainement juste que son individualité, à jamais subsistante et consciente d'elle-même, lui permette de connaître et d'apprécier les récompenses réservées à ses mérites ?

Cette conclusion nous ramène au point de départ et nous fait voir que si, pour la généralité des divers êtres placés sur notre globe, la question de leur passé et de leur avenir ne présente aucun intérêt, on peut même dire n'existe pas, il n'en est pas ainsi pour l'âme humaine, dont le passage sur la terre n'est qu'une courte étape dans le long voyage de perfectionnement qu'elle exécute à travers les mondes.

Avant de mettre un terme à ces études, qui ont pour objet le degré d'intelligence imparti à l'animal, il ne sera pas inutile de présenter quelques observations sur la répartition particulière de cette intelligence, à des doses plus ou moins importantes, entre les divers êtres de la création. Cette courte instruction pourra donner quelques développements à nos connaissances.

A l'exception de certaines âmes, chez lesquelles la sensiblerie domine encore plus que la logique, il est généralement accepté aujourd'hui que l'intelligence est nulle dans le règne minéral. Bien qu'il en soit de même pour le règne végétal, il n'est pas inopportun de dire que quelques faits sembleraient conduire à une conclusion différente. Mais, lorsqu'on discute sérieusement ces faits, ainsi que nous avons eu occasion de le faire, on se convainc qu'ils se réduisent à de simples apparences, et que, jusqu'à présent, on n'a distingué chez aucun végétal le moindre indice de libre arbitre, faculté qui est la véritable et indispensable pierre de touche de l'intelligence. Comment, en effet, comprendre que celle-ci existe ? Et à quoi servirait-elle sans l'aide de la volonté, qui seule peut la rendre utile en lui donnant les moyens de se manifester et d'être active.

Quant aux conceptions mythologiques des anciens sur les Satyres, les Sylvains, les Dryades et Hamadryades, plus ou moins identifiés les uns et les autres avec les végétaux de la forêt, personne, je crois, ne sera disposé à chercher dans ces conceptions des leçons de physiologie

et de psychologie, surtout lorsque, de ces êtres animés, on faisait, non de simples mortels, mais des divinités. On sera plutôt conduit à penser que, dans un pays et sous un climat où les courtisanes abondaient dans les villes, les ébats érotiques étaient également mis en pratique par elles sous les abris ombreux et protecteurs des forêts. A des époques plus voisines de la nôtre, Louis XIV n'aima jamais plus ardemment La Vallière que dans les bosquets de Fontainebleau et de Versailles ; Marie-Antoinette parcourait avec amour les vertes et sinueuses allées de Trianon ; et Louis XVIII ne ravivait jamais mieux les souvenirs de ses jeunes années que sous les épais ombrages du parc de Saint-Ouen. C'est qu'à l'amour générateur il faut l'image de la vie, et qu'il la trouve mieux encore sous le frémissement du feuillage que sous les plis systématiques des draperies de l'alcôve. Plus ou moins, l'homme tiendra toujours par son corps de l'animalité; or jamais les rossignols, jeunes ou vieux, ne babillent plus abondamment d'amour vrai que lorsqu'ils ont attiré leur compagne sous les ombres discrètes d'une épaisse et mystérieuse verdure.

Quant à ce qui concerne plus spécialement les animaux, on m'a souvent dit qu'on était peu disposé à comprendre qu'un être ait pu recevoir le don de l'intelligence avec parcimonie, avec une limitation ne lui permettant pas d'atteindre tous les degrés. J'ai déjà répondu à cette objection en faisant remarquer que telle était cependant la condition de l'homme par rapport à Dieu. J'ai ajouté que Dieu, qui ne fait jamais l'inutile, devait mesurer les énergies des puissances octroyées à celles des fonctions à remplir, et que, moins ces fonctions doivent avoir d'importance, plus devait être restreinte et limitée en force et en durée la part d'intelligence accordée à chaque être. J'ai en conséquence conclu qu'il me paraissait on ne peut plus rationnel qu'à des fonctions circonscrites, localisées, non progressives, correspondissent des facultés limitées à leur tour quant aux moyens, quant aux demeures permises, quant aux durées concédées.

Quelques personnes m'ont fait observer que, s'il en était ainsi, il serait assez difficile de comprendre la rationalité d'un octroi aussi parcimonieusement mesuré. Cette rationalité, qu'on ne sait pas entrevoir, existe cependant, et je demanderai à mon tour à ces personnes si elles seraient disposées à croire que, parce qu'une bougie émet une lumière beaucoup plus faible, beaucoup plus circonscrite, beaucoup moins durable que celle du soleil, elle n'a pas cependant sa grande raison d'être ?

Étudions avec soin et sagesse les œuvres créées, nous y trouverons des enseignements précienx. Mais, en cette matière, méfions-nous de vouloir trop facilement nous substituer à la grande pensée organisatrice des mondes; soyons plus modestes, et dès l'abord, sauf à nous rectifier plus tard, gardons-nous d'attribuer aux causes une importance hors de proportion, en plus ou en moins, avec celle des effets, ceux-ci seuls pouvant nous donner une idée saine de cette importance. Or cette étude de la création, qui nous a conduit à penser que l'intelligence de l'animal ne saurait avoir ni l'étendue ni la durée de celle de l'homme, va nous apprendre, en outre, que ce serait tomber dans un excès contraire de supposer que le don fait à l'animal, d'une intelligence relativement limitée, serait une chose peu logique dans ses origines et peu utile dans ses résultats.

Nous savons, en effet, que l'animal possède le don de locomotion, et l'expérience nous apprend qu'il s'en sert, soit pour éviter un danger, soit pour chercher sa nourriture, soit à certaines époques pour se réunir en troupe et émigrer vers d'autres climats, c'est-à-dire dans un but varié, mais toujours déterminé, ayant pour objet la préservation et la conservation de la vie. Or une locomotion de cette nature exigera toujours pour sa direction un certain degré d'intelligence. D'un autre côté, l'étude de la création nous apprend aussi qu'il est des animaux qui sont destinés à être les auxiliaires de l'homme ; il faut donc que, dans une certaine mesure, ils puissent entrer en relation avec lui. Or les forces intelligentes

de l'homme, avons-nous dit, n'exercent aucune action sur la matière, à moins que celle-ci ne soit elle-même intelligentée. Voilà donc un nouveau et puissant motif pour que l'animal soit, plus ou moins, mais nécessairement, doté de facultés intelligentes. S'il n'en était pas ainsi, sa coopération avec nous ne serait pas plus possible que celle que nous pouvons avoir avec la matière inerte, qui ne possédant rien de volontaire ne saurait rien produire de régulièrement concordant avec notre pensée, et nous obligerait, au contraire, à nous soumettre à toute l'inconstance et à tout l'imprévu de ses variations. Ce serait une coopération comme celle que nous donne le vent, qui nous impose tous les caprices de ses directions et de ses intensités; comme celle des eaux motrices, qui font subir à nos industries les inconvénients résultant des irrégularités de leur volume; des coopérations, en un mot, qu'il faut accepter avec toute l'intransigeance de leur nature, dépourvues qu'elles sont d'intelligence, et qui, par cela même, ne savent par elles-mêmes, ni se modérer, ni s'accélérer au gré de nos désirs.

Dans tout ce que je vous ai exposé jusqu'ici, soit sur l'existence de Dieu, soit sur l'immortalité de l'âme, vous avez pu remarquer que je n'ai fait aucun appel aux déclarations des Esprits, et j'espère vous avoir convaincus que, sans avoir recours à ces déclarations, par le seul secours de nos sens et de notre raison, par une étude convenablement approfondie de ce qu'il nous est permis de connaître ici-bas de l'œuvre de la création, il nous a été possible d'arriver à cette double affirmation que Dieu existe et que l'âme est immortelle. Est-ce à dire pour cela que je considère comme inutiles les communications spirituelles ? Loin de moi une telle pensée.

Car, d'une part, ces communications, par le seul fait de leur existence, sont une preuve manifeste que l'âme subsiste après la mort; et, alors même qu'elles contiendraient des erreurs, cela n'infirmerait en rien ce témoignage : cela prouverait seulement que, parce que l'on est Esprit, il ne s'ensuit pas qu'on possède le privilége de

tout savoir. Il n'est en effet aucun de vous qui, en se remémorant ce qu'étaient certains humains sur terre, ne soit convaincu qu'à leur mort il devait leur rester beaucoup à apprendre. Il n'y aura donc rien d'étonnant à ce qu'ils parlent avec peu de science. Mais, par ce seul fait qu'ils parlent, il nous est démontré qu'après la mort terrestre ils vivent encore, et voilà l'important.

D'autre part, si parmi les Esprits qu'il nous est permis de reconnaître comme étant d'un ordre supérieur, il s'en trouve qui nous font des communications en complet accord avec ce que nous apprend de son côté la raison humaine, mûrement et sagement dirigée, un tel accord ne nous inspirera-t-il pas une grande confiance en la sincérité de ces Esprits, et ne serons-nous pas ainsi autorisés à admettre comme des vérités les révélations qu'ils nous feront sur les choses et les principes dont il ne nous est pas possible d'acquérir ici-bas l'intuition par nous-mêmes.

De tout ce qui précède, il résulte que nous avons le plus grand intérêt à nous occuper sérieusement de tout ce qui se rattache aux communications spirituelles: premièrement, parce qu'elles sont une preuve évidente que l'âme humaine survit à la mort ; secondement, parce qu'elles viennent souvent corroborer la vérité des principes créateurs qui se sont montrés accessibles aux investigations de notre raison ; troisièmement, parce que, par cela même, elles nous permettent d'avoir confiance dans les révélations qui nous sont faites sur les autres vérités auxquelles notre raison seule ne saurait atteindre.

Mais, je ne saurais assez vous le répéter, il faut toujours se méfier des mauvais Esprits, comme nous devons le faire sur terre des hommes trompeurs, et Dieu sait si le nombre en est grand ! N'acceptez donc les communications qu'avec prudence et beaucoup de réflexion.

Tel est l'ordre et la série d'études dont nous nous occuperons dans le courant de l'année 1883.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## Conférences spirites de l'année 1882




MONTPELLIER. IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI
(Hamelin Frères)